

LÉGENDE

DES TROISCOMPAGNONS

**TRADUCTION FRANÇAISE
INTRODUCTION ET NOTES
du R.P. Théophile DESBONNETS
O.F.M.**

(dans le « Totum », pages 789 à 860)

INTRODUCTION

En 1244, au Chapitre de Gênes, Crescent de Iesi fut élu Ministre général. Avant la fin du Chapitre, le nouveau Général «ordonna que tous les frères lui fassent connaître, par écrit, tout ce qu'ils pouvaient savoir, avec certitude, de la vie et des miracles de saint François. Pour répondre à cet ordre, les frères Léon, Ange et Rufin, qui avaient été les compagnons de saint François, mirent par écrit, sous forme de légende, beaucoup de faits dont ils avaient été témoins ou qu'ils avaient entendu rapporter par des frères dignes de foi... »¹

Ces renseignements, fournis par Arnould de Sarrant dans la Chronique des XXIV Généraux, constituent, en quelque sorte, l'acte de naissance de la Légende des trois Compagnons. Pendant près de six siècles, cette légende jouit d'un statut paisible parmi les sources franciscaines ; en 1768, les Bollandistes, qui récusent les Fioretti, l'accueillent sans discussion dans les Acta Sanctorum à côté de la Vita I de Celano et de la Legenda major de saint Bonaventure.

Vers 1894, Paul Sabatier, soumettant « les documents que nous possédons sur saint François d'Assise à un sérieux examen, afin d'établir la valeur relative de chacun deux », remarque, après d'autres, la lacune qui semble exister entre les n^o 67 et 68-73 de la Légende des trois Compagnons. Pour expliquer cette lacune, il formule alors l'hypothèse d'une mutilation du texte traditionnel qui, par conséquent, ne représenterait pas la légende originale dans son entier.

Cc n'était là qu'une hypothèse de travail, et qui fut particulièrement fructueuse puisqu'elle aboutit à la redécouverte du Speculum Perfectionis. Mais la réussite d'une hypothèse de travail ne suffit pas à en prouver le bien-fondé : on trouve souvent autre chose que ce que l'on cherchait²

C'était sans doute l'opinion du P. Van Ortroj qui, dans un célèbre article des Analecta Bollandiana³, soumit la Légende des trois Compagnons à une critique si vive qu'elle était en fait une véritable démolition : la Légende n'était plus qu'un mauvais pastiche des légendes officielles, datant de l'extrême fin du XIII^e, voire même du premier quart du XIV^e.

Paul Sabatier répondit au P. Van Ortroj, par un article intitulé « De l'authenticité de la Légende de saint François dite des trois compagnons »⁴. La « Question franciscaine » venait de naître ! Elle n'est pas encore résolue, bien que sa bibliographie puisse occuper plusieurs pages de ce volume. La Légende des trois Compagnons étant un des nœuds de cette question, il nous faut examiner en détail les problèmes qu'elle soulève.

Depuis 1968, date où les lignes précédentes ont été écrites, un important mouvement de recherche sur les sources franciscaines, et spécialement sur la Légende des Trois Compagnons, s'est développé et a complètement renouvelé notre vision de cette œuvre. Bien

¹ Chronique des XXIV Généraux, AF 111, 262.

² Sabatier lui-même ne pensait pas autrement. , La reconstitution des 118 chapitres n'avait absolument rien d'arbitraire. J'étais très tenté, à la vérité, d'y voir la partie supprimée des 3 Socii, mais plusieurs considérations m'empêchèrent de formuler cette thèse comme absolue et définitive ; *Speculum Perfectionis*, p. XXIII. , Si le document ne correspondait pas à mes recherches, en était-il moins bon pour cela ? » ; *Etudes inédites*, 374.

³ *La Légende de S. François d'Assise dite “ Legenda trium sociorum ”* dans AB 19 (1900) 119-197.

⁴ P. Sabatier, *De l'authenticité de la Légende de saint François dite “ des trois compagnons ”*, dans *Revue historique* 75 (1901).

des questions examinées en 1968 ont maintenant trouvé une solution qui rallie l'assentiment du plus grand nombre des chercheurs.

Les moments essentiels de ce mouvement de recherche ont sans doute été les suivants :

1. La publication par le P. S. Clasen de son monumental ouvrage *Legenda antiqua des heiligen Franziskus*⁵, dans lequel, entre autres, il développait des arguments qui tendaient à redonner à la *Legenda trium sociorum* une date ancienne.

2. L'édition critique de l'Anonyme de Pérouse⁶ par le P.L. Di Fonzo, même si dans ses commentaires l'auteur reste partisan d'une date assez tardive pour la Légende.

3. L'étude⁷ que nous avons fait paraître en 1972 et dans laquelle nous avons tenté de démontrer - et croyons-nous, réussi à le faire - que la Légende était postérieure à la *Vita I* de Thomas de Celano, à Julien de Spire et à l'Anonyme de Pérouse, mais certainement antérieure à la *Vita II* de Celano.

4. La publication, en 1974, de l'édition critique du texte de la Légende⁸.

Cette édition critique a établi l'existence de deux formes de la Légende des Trois Compagnons ; pratiquement identiques pour le fond, elles diffèrent par des variantes de texte qui sont assez importantes pour assurer une véritable existence à l'une et à l'autre.

De la première, - qu'on peut appeler « version de Sarnano » du nom de la ville où est conservé son principal manuscrit -, il n'est même pas possible de reconstituer avec sûreté le contenu parce qu'aucun des trois manuscrits qui la contiennent n'est complet. On peut cependant affirmer que cette version comporte la Lettre d'envoi et les seize premiers chapitres, tandis que les deux derniers chapitres en sont presque certainement absents.

L'autre forme de la Légende, ou « version traditionnelle » est connue par 19 manuscrits ; c'est celle dont nous donnons la traduction.

DEUX QUESTIONS RÉSOLUES

L'ensemble des travaux parus depuis dix ans permet d'apporter une réponse sûre à deux questions.

1. La date. - Quoi qu'il en soit d'éventuels remaniements ultérieurs de détail qui auraient conduit le texte dans l'état que nous lui connaissons aujourd'hui, on peut affirmer avec certitude que la Légende, puisqu'elle en recopie textuellement d'assez longs passages, est postérieure à la *Vita I* de Celano, à Julien de Spire et à l'Anonyme de Pérouse, Anonyme dont l'étude de Pierre Beguin⁹ a permis de fixer la rédaction entre 1240 et 1241.

⁵ Sophronius Clasen, *Legenda Antiqua S. Francisci, Untersuchungen über die Nachbonaventurianschen Franziskusquellen*. Leiden (Briii) 1967.

⁶ Lorenzo Di Fonzo, *L'Anonimo Perugino tra le fonti francescane del sec. XIII*. Dans MF 72 (1972) 117-483.

⁷ Théophile Desbonnets, *La Légende des Trois Compagnons. Nouvelles recherches sur la généalogie des biographies primitives de saint François*, dans AFH 65 (1972) 66-106.

⁸ Théophile Desbonnets, *Legenda trium Sociorum, Edition critique*, dans AFH 67 (1974) 38-144.

⁹ Pierre-B. Beguin, *L'Anonyme de Pérouse. Un témoin de la fraternité primitive, confronté aux autres sources contemporaines*. Paris (Editions Franciscaines) 1979.

On peut également affirmer avec certitude que la Légende est antérieure à la Vita II de Celano car, d'une part, cette dernière utilise les éléments neufs apportés par la Légende et, d'autre part, l'hypothèse d'une dépendance de la Légende par rapport à la Vita II n'est pas soutenable, car clic manifesterait chez le compilateur une incohérence inexplicable, puisqu'il « aurait, dans le même chapitre, repris, sans guère les modifier, les phrases de 1 Celano, mais aurait fortement modifié celles de 2 Celano »¹⁰

Postérieure à 1241, date de l'Anonyme de Pérouse, antérieure à 1247-48, date ordinairement admise pour 2 Celano, rien n'empêche donc que la Légende ait été terminée en 1246, comme le dit la Lettre d'envoi.

2. Les sources. - *Mis à part quelques fragments auxquels il serait peut-être encore possible de découvrir une origine, les sources de la Légende sont maintenant bien connues¹¹. Du chapitre 1 au chapitre 7, c'est la Vita 1 qui prédomine ; dans le chapitre 8, Julien de Spire ; du chapitre 9 au chapitre 16, l'Anonyme de Pérouse. Seuls les deux derniers chapitres, où se trouve, entre autres, un parallèle peu discutable avec la Legenda major, posent un problème particulier, lié à l'existence éventuelle d'une lacune dans la Légende, problème que nous examinerons sans tarder.*

DEUX QUESTIONS ENCORE SANS RÉPONSE

Les travaux auxquels nous avons fait allusion n'ont pas encore permis d'apporter une solution entièrement satisfaisante à quelques autres questions qui se posent à propos de la Légende, spécialement les deux suivantes.

1. La Légende est-elle complète ? - *Le chapitre 16 se termine par l'évocation d'événements qui datent de 1221 ; de là, après un bref rappel des Stigmates, on saute directement à la mort de François en 1226. Bien des événements avaient pourtant eu lieu entre ces deux dates, et l'évolution rapide de l'Ordre avait même provoqué une véritable crise de conscience chez François. Comment admettre que Léon, Ange et Rufin, fidèles compagnons de toujours, aient pu garder le silence sur une période aussi importante ?*

La lacune qui semble exister entre les chapitres 16 et 17 est-elle le signe d'une mutilation, volontaire ou accidentelle, du texte ? Ou bien, malgré cette lacune, qu'il faudra alors expliquer, possédons-nous le texte intégral de la Légende ?

En réalité, la question, qui s'était posée sous cette forme dans l'ambiance de la polémique entre Van Ortruy et Sabatier, relève sans doute d'une problématique périmée. Elle se pose plutôt dans les termes suivants : la rédaction des chapitres 17 et 18 est-elle, ou non, contemporaine du reste de l'œuvre ?

Ces deux chapitres sont presque certainement absents de la version de Sarnano, qui serait ainsi le témoin d'un premier état de la Légende, et, contrairement au reste de l'œuvre, ils contiennent un emprunt manifeste à la Legenda major. Ces deux raisons nous font penser que les deux derniers chapitres sont postérieurs aux seize premiers. Mais, sur ce point, l'accord n'est pas total entre les chercheurs.

2. La Lettre d'envoi. - *Datée de Greccio en 1246, une lettre de dédicace au Ministre général Crescent de Iesi précède la Légende. Deux passages de cette lettre font problème.*

¹⁰ Sam. Cavallin, *La Question franciscaine comme problème philologique dans Eranos* 52 (1954) 263.

¹¹ On en trouvera le tableau complet dans l'édition critique citée ci-dessus p.82-85, et aussi dans L. di Fonzo, *l'Anonimo*, p. 311-332.

Les auteurs disent d'abord qu'ils n'ont pas rédigé leur envoi sous forme de Légende (quae tamen per modum legendae non scribimus) ; or il est manifeste que le texte qui suit se présente comme une Légende et en observe les règles formelles¹² 1 .

Ils ajoutent plus loin, « si les vénérables biographes (c'est-à-dire Thomas de Celano et Julien de Spire) avaient connu nos récits, ils ne les auraient pas passés sous silence ». Or, un tiers de la Légende est composé d'extraits textuels de 1 Celano et de Julien de Spire, par conséquent ce ne sont pas des faits nouveaux qui auraient été passés sous silence.

Y a-t-il véritable contradiction entre le texte de la Légende et les affirmations de la lettre d'envoi ? et donc quel est le lien de cette lettre avec la Légende ?

Les partisans de l'authenticité de la Légende admettent évidemment l'authenticité de la lettre d'envoi et sa liaison avec le texte.

En revanche, la plupart de ceux qui tiennent la Légende pour apocryphe sont pourtant partisans de l'authenticité de la lettre, mais cette dernière, alors, se rattacherait à un autre document aujourd'hui perdu. Cette position est pour le moins étonnante, car si la Légende est inauthentique, quel intérêt, quelles raisons y a-t-il à réserver à la lettre d'envoi un sort particulier ?

Une première raison serait de transférer à un autre document la garantie d'authenticité apportée par la lettre. De tels documents existent, mais y a-t-il des raisons vraiment objectives de leur donner la lettre comme préface ? Il ne suffit pas que leur contenu n'y contredise pas¹³ .

Une autre raison, « raison du cœur » « celle-là, c'est que cette lettre est une très belle pièce qui soutient fort bien la comparaison avec les plus beaux morceaux de la littérature franciscaine, et que ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on repousserait dans l'enfer des apocryphes réprouvés cette « prairie charmante » où les compagnons avouent avoir cueilli « certaines fleurs que notre goût trouve plus belles »

Pour prouver que la lettre d'envoi se rattache à un autre document, il faudrait qu'il existât des manuscrits où la Légende ne soit pas précédée de la lettre, ou bien des manuscrits où la lettre serait le préambule d'un autre document. Mais ceci est une pure conjecture qui ne repose sur aucune base solide.

Il ne faut peut-être pas exagérer les oppositions qui pourraient exister entre la lettre d'envoi et le texte de la Légende.

Il suffit qu'il y ait du neuf dans la Légende pour que les promesses de la lettre soient tenues, et il y en a. Il arrive que ce neuf se présente comme une précision apportée aux légendes antérieures, - qui sont alors transcrites -, et dans ce cas une lecture superficielle pourrait laisser croire qu'il n'y a que répétition de choses déjà connues. Mais il y a aussi des nouveautés réelles que Celano intégrera dans sa Vita II, et quelques faits qui ne nous sont connus que par la Légende des trois Compagnons.

Quant à la formule « nous n'avons pas donné à nos récits la forme d'une légende » , il ne faut sans doute pas la prendre au pied de la lettre. Peut-être n'est-elle qu'une clause de style : la

¹² Par exemple: le récit suit un plan dont les grandes lignes respectent la chronologie ; la rédaction respecte les lois du “cursus”.

¹³ Ni Jacques Cambell, *I Fiori dei Tre Compagni*, Milano 1966, ni Rosalind B. Brooke, *Scripta Leonis, Rufini et Angeli Sociorum S. Francisci*, Oxford 1970, ni Vergilio Gamboso, *Fonti Franciscane*, Assisi 1977 n'ont su résister à la tentation, les deux premiers en donnant la Lettre comme préface à leur édition de la *Légende de Pérouse*, le troisième en la plaçant en préambule de la *Vita II* de Celano.

formule de fausse modestie d'un auteur qui déclare ne pas vouloir rivaliser avec ses prédécesseurs, alors qu'il entend bien montrer qu'au fond il ne leur est pas tellement inférieur.

Reste la question de la lacune qui existe entre les chapitres 16 et 17. Elle est réelle et elle serait même encore aggravée si, comme nous l'admettons, on considère les deux derniers chapitres comme une ajoute tardive. Pour tenter de la justifier, il nous faut sortir du cadre strict de la Légende des trois Compagnons.

Abandonnons quelques instants le regard myope de celui qui rassemble des détails pour les comparer, et imaginons, à grands traits, comment les choses ont pu se passer.

Les Compagnons ont donc décidé de répondre à l'invitation de Crescent. Les documents qu'ils envoient se présentent sous la forme d'un paquet (c'est à dessein que nous employons ce terme) contenant, dans l'ordre : le texte de ce que nous appelons la Légende des trois Compagnons, jusqu'au chapitre 16 ; les souvenirs du frère Léon, à peu près comme le manuscrit 1046 de Pérouse nous les a conservés ; autre chose encore, peut-être.

Ce paquet est précédé de la lettre d'envoi qui n'offre alors plus de contradiction : les deux tiers de l'envoi, effectivement, ne sont pas rédigés sous forme de légende ; la proportion de choses neuves augmente fortement ; il n'y a pas, à proprement parler, de lacune.

Celano utilise ces documents et en incorpore la substance dans sa Vita II, après quoi on se désintéresse du sort de ce dossier qui est oublié dans une armoire¹⁴.

Frère Léon, pourtant, continue à écrire ses souvenirs. Il a peut-être récupéré son envoi, ou bien, il le reconstitue de mémoire, à moins qu'il n'en ait gardé un double. Ces souvenirs du frère Léon poursuivent leur carrière : certains passages, Comme « l'Intentio Regulæ » sont même fréquemment copiés.

Saint Bonaventure écrit la Legenda major, le Chapitre de Paris ordonné la destruction des légendes antérieures, les années passent.

A la fin du XIII^e ou au début du XIV^e, des frères, que ne satisfait pas la légende officielle, tentent de rassembler ce qui peut subsister de la tradition antérieure.

Les souvenirs de frère Léon (mort en 1271), qui n'ont sans doute jamais été totalement oubliés, réapparaissent les premiers. Puis on redécouvre Celano. De l'amalgame des deux naîtra le Speculum Perfectionis.

Plus tard encore, on retrouve le paquet envoyé à Crescent, ou du moins sa première partie. La lettre apparaît donc comme une préface aux 16 chapitres de la Légende, elle lui restera désormais attachée. Quelqu'un, enfin, complète ces 16 chapitres en s'inspirant de la Legenda major.

L'AUTEUR

¹⁴ « Du moment que les matériaux réunis par les Trois Compagnons avaient été remaniés pour contribuer à former 2 Celano, leur conservation ne s'imposait à aucun titre et il n'eût guère été étonnant s'il n'en était pas resté de traces. » A. Fierens, *Les problèmes de la Legenda trium sociorum*, dans *Rapport sur les travaux du séminaire historique de l'Université de Louvain*, Louvain 1908, 306. - Certains n'avaient d'ailleurs peut-être pas été oubliés et ont pu servir à saint Bonaventure, comme tendrait à le montrer l'étude détaillée des transformations qu'il apporte aux paragraphes de Celano qu'il transcrit.

Il faut donc admettre que ce sont, en quelque sorte, les aléas de la conservation du « paquet » qui ont, traditionnellement, mis cette Légende sous le patronage des Trois Compagnons. Mais, néanmoins, ceux-ci ont-ils pu avoir une part dans sa rédaction ? La considération du style fait écarter frère Léon. De Rufin, si timide, on n'a jamais entendu dire qu'il ait écrit quoi que ce soit. Reste frère Ange dont nous avons avancé le nom comme d'un auteur possible, sans y attacher d'ailleurs une grande importance. Aucun argument n'est venu renforcer cette hypothèse, et il semble bien que, pour l'instant, nous devons continuer à ignorer le nom de l'auteur.

Mais peut-être pouvons-nous déterminer son origine et préciser son but. Raoul Manselli vient de faire sur ce sujet des remarques particulièrement éclairantes¹⁵.

Il observe, tout d'abord, que l'œuvre se présente comme « une biographie où l'attention du compilateur est tournée presque exclusivement sur les événements qui se situent à Assise, Assise, considérée comme le lieu essentiel et privilégié de la vie de François. Ces événements sont décrits avec une grande richesse de détails et d'indications exactes ». D'autre part, « la forme assez singulière de la Légende, par rapport au genre hagiographique (représenté, à titre d'exemple, par la Vita I) ne trouve une explication que si on la considère, non comme l'histoire d'un fondateur d'Ordre, mais comme celle d'un saint local ».

Composé à Assise, pour célébrer un concitoyen, il faut considérer ce texte comme « la Légende assisiate de saint François » ; on pourrait même la considérer comme la riposte d'Assise à la Vita I de Celano. En traçant des premières années de François, mal éduqué par des parents mal avisés, un portrait particulièrement noir, Celano condamnait publiquement une classe sociale tout entière, celle des marchands, et offensait une partie importante de la cité. En présentant François comme ce jeune homme « naturellement courtois », avisé en affaire, joyeux, et en le faisant par l'évocation de détails concrets dont seul un Assisiate pouvait connaître l'existence, le compilateur de la Légende lave l'affront fait par Celano à sa ville. Si l'on ajoute que tout au long de la Légende le compilateur fait preuve d'une exacte connaissance du langage juridique des institutions communales, on souscrira volontiers au portrait de l'auteur que trace Manselli : « Si nous nous rappelons avec quelle jalouse et sourcilieuse vigilance, dans chaque ville, on fait attention au saint qui l'a illustrée, nous réussirons facilement à imaginer quelqu'un sachant bien tenir la plume (peut-être un notaire de la ville) en train de réunir les faits qui liaient le saint à la ville qui l'avait vu naître ».

CONCLUSION

L'ensemble des travaux menés depuis dix ans a donc, à juste titre, rendu à la Légende des Trois Compagnons une place de premier plan parmi les sources franciscaines. Certes, de tout temps, la simplicité et la sincérité qui y règnent avaient séduit ses lecteurs. On sait maintenant que c'est parce que l'auteur est très proche des lieux et des événements qu'il peut nous présenter un François dont le portrait est si vivant et l'évolution psychologique décrite avec tant de finesse.

*P. THÉOPHILE DESBONNETS
O. F. M.*

¹⁵ Raoul Manselli, *Nos qui cum eo fuimus. Contributo alla questions francescana*, Roma 1980, p. 25-30.

LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS

Voici quelques souvenirs que trois compagnons du bienheureux François ont mis par écrit et qui concernent sa vie et son comportement quand il était laïc, sa merveilleuse et complète conversion, la perfection d'un Ordre qui trouve en lui et dans les premiers frères son origine et son fondement.

1. - Les frères Léon, Rufin et Ange qui, malgré leur indignité, furent autrefois les compagnons du bienheureux François, présentent au révérend père dans le Christ, le frère Crescent, par la grâce de Dieu ministre général, tout le respect dévoué dans le Seigneur qu'ils lui doivent.

La décision du tout dernier chapitre général¹⁶ 1 et votre ordre ont enjoint aux frères de faire parvenir à votre paternité les actes remarquables et les miracles du bienheureux père François qu'ils connaîtraient ou qu'ils auraient pu découvrir. Quoique indignes, nous avons vécu assez longtemps avec lui, nous avons donc cru bon de faire connaître à votre paternité, en adoptant l'exactitude comme critère, quelques-unes de ses nombreuses actions dont nous avons nous-mêmes été les témoins ou dont nous avons pu avoir connaissance par d'autres saints frères : il s'agit en particulier, du frère Philippe, visiteur des pauvres Dames, du frère Illuminé de Arce, du frère Massée de Marignano, et du frère Jean¹⁷, le compagnon du vénérable père, frère Gilles, qui a recueilli un assez grand nombre de renseignements soit auprès du même saint frère Gilles, soit auprès du frère Bernard, de sainte mémoire, qui fut le tout premier compagnon du bienheureux François.

Nous ne nous limiterons pas à ne rapporter que des miracles - ils montrent la sainteté, ils ne la font pas - ; notre dessein est de montrer les traits remarquables de son comportement et le but de son projet religieux, pour la gloire et la louange de Dieu très haut et de ce père très saint, ainsi que pour l'édification de ceux qui veulent suivre ses traces.

Nous n'avons pas écrit ces choses sous la forme d'une légende, étant donné que, tant de sa vie que de ses miracles, des légendes ont été récemment publiées ; mais, comme dans une prairie charmante, nous avons cueilli quelques fleurs qui nous ont paru plus belles. Nous ne suivrons pas l'ordre chronologique et nous omettrons, à dessein, de nombreux faits que les légendes dont nous avons parlé rapportent dans un texte aussi précis que brillant.

Ces petits faits que nous écrivons, si vous estimez qu'il le faut, vous pourriez les faire insérer dans ces légendes ; nous sommes persuadés, en effet, que si les hommes remarquables qui les ont rédigés les avaient connus, ils ne les auraient pas négligés sans, au moins en partie, les orner de leur beau langage pour les transmettre en souvenir à la postérité.

Que votre sainte paternité demeure en bonne santé dans le Christ Jésus, en qui nous, vos fils dévoués, nous recommandons humblement et dévotement à votre sainteté.

Greccio, le 11 août 1246

CHAPITRE 1

¹⁶ Le chapitre de Gênes, où Crescent de Iesi fut élu ministre général pour succéder à Aymon de Faversham.

¹⁷ Philippe fut le sixième frère à rejoindre François (cf. 1 C 25). Il fut visiteur des Pauvres Dames en 1219-1220, puis de 1228 à 1246 (cf. Jourdain de Giano, dans *Sur les Routes d'Europe* p. 32). Il mourut vers 1259. Illuminé, accompagna François en Orient (cf. 1 C 57 ; LM 9,8), il mourut vers 1266. - De Massée, qui fut chevalier à Pérouse, on sait peu de choses sûres. il mourut en 1280, presque nonagénaire puisqu'il avait rejoint François en 1210. - Quant au frère Jean, compagnon du frère Gilles, le P. di Fonzo a montré qu'il est l'auteur de *l'Anonyme de Pérouse*.

SA NAISSANCE. SA FRIVOLITÉ, SON AMBITION ET SA PRODICALITÉ. LA GÉNÉROSITÉ ET L'AMOUR DES PAUVRES AUXQUELS IL PARVINT.

2. - François, originaire d'Assise, une ville située aux confins de la vallée de Spolète, fut d'abord appelé Jean par sa mère. Mais, peu après, son père, en l'absence de qui il était né, étant revenu de France¹⁸, le nomma François.

Une fois qu'il eut grandi et qu'il eut développé sa vive intelligence, François exerça le métier de son père, c'est-à-dire le négoce ; mais il le fit d'une manière bien différente car il était plus joyeux et plus généreux que lui. Adonné aux jeux et aux chansons, de jour comme de nuit, il parcourait la ville d'Assise en compagnie de ceux de son âge. Il se montrait si large pour dépenser que tout ce qu'il pouvait avoir ou gagner, il le dilapidait en banquets ou en autres dépenses du même genre¹⁹.

A cause de cela, ses parents le reprenaient souvent, lui disant qu'il faisait de telles dépenses, pour lui et pour les autres, qu'on le prendrait sûrement pour le fils d'un grand prince et non pour le leur. Mais comme ils étaient riches et qu'ils l'adoraient, ses parents acceptaient tout, ne voulant pas lui faire de la peine. A des voisines qui parlaient de sa prodigalité, sa mère répondit : « Que pensez-vous de mon fils ? Vous verrez qu'il restera bon chrétien, par la grâce ! »

Quant à lui, en tout il était large, ou plutôt prodigue, mais pour ses vêtements, il dépassait vraiment la mesure, se faisant faire des vêtements plus coûteux qu'il n'aurait convenu à son état. En matière de recherche, il était si frivole que, parfois, sur le même vêtement, il faisait coudre ensemble un tissu de grand prix et un autre de peu de valeur²⁰.

3. - C'était, pour ainsi dire, tout naturellement qu'il se montrait courtois en actes et en paroles : il avait décidé de ne dire à personne aucun mot injurieux ou honteux ; mieux encore, bien qu'il fût un jeune homme enjoué et dissipé, il se promit de ne rien répondre à ceux qui lui diraient des choses indécentes.

A partir de là, sa renommée se répandit à peu près dans toute la province, au point que la plupart de ceux qui le connaissaient disaient qu'il deviendrait quelqu'un de grand.

Ses vertus naturelles furent le premier échelon d'où il s'éleva à un tel point de grâce que, rentrant en soi-même, il se dit : « Tu es libéral et courtois pour des hommes de qui tu ne reçois rien qu'une sympathie momentanée et vaine, il serait juste que pour Dieu, qui est si généreux dans la récompense, tu sois courtois et libéral pour les pauvres. » A partir de ce moment-là, il voyait volontiers les pauvres et leur faisait l'aumône en abondance. Bien qu'il ne fût qu'un marchand, il se conduisait comme le plus vain des gérants de la richesse de ce monde.

Un jour, tandis qu'il s'activait dans le magasin où il vendait du drap, un pauvre entra et lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Retenu par l'appât du gain et la direction du négoce, il lui refusa l'aumône ; mais touché par la grâce divine, il se reprocha d'avoir été grossier : « Si, se

¹⁸ Le manuscrit de Barcelone (seul témoin, ici, de la version de Sarnano) ajoute :
« Où il était allé pour faire du commerce. »

¹⁹ Le manuscrit de Barcelone ajoute : « des choses qu'il achetait lorsqu'il voyageait pour faire du commerce et qu'il distribuait à ses compagnons. »

²⁰ Les prédicateurs de l'époque s'élèvent contre les « mipartis », vêtements de deux couleurs qui étaient alors à la mode : ils représentaient « un genre de luxe présentant plus d'un inconvénient dans un temps où les différentes classes de la société se distinguaient par la nuance de leur costume » (Lecoy de la Marche, *La Chaire française au m-â*, p. 441). Ici, il semble que s'y ajoute une volonté d'extravagance ou de dérision, puisque le « miparti » porte sur la valeur du tissu, et non seulement sur sa couleur.

dit-il, ce pauvre t'avait demandé quelque chose au nom d'un grand comte ou d'un baron, à coup sûr tu lui aurais donné ce qu'il t'aurait demandé à plus forte raison, pour le Roi des Rois et le Seigneur de tous tu aurais dû le faire. »

C'est pour cela qu'il prit la résolution de ne pas refuser désormais ce qu'on lui demanderait au nom d'un si grand Seigneur.

CHAPITRE 2

CAPTIVITÉ À PÉROUSE. DEUX VISIONS QU'IL EUT ALORS QU'IL DÉSIRAIT DEVENIR CHEVALIER.

4. - A cette époque où la guerre avait éclaté entre Pérouse et Assise²¹, François fut pris avec beaucoup de ses concitoyens et emmené en prison à Pérouse ; mais, comme il était de mœurs nobles, on l'emprisonna avec les chevaliers.

Un jour où la tristesse avait atteint ses camarades de captivité, lui, qui était d'un naturel gai et joyeux, ne semblait pas s'attrister mais plutôt se réjouir. Un de ses compagnons le reprit vertement, le traitant de fou puisqu'il se réjouissait alors qu'il était enfermé dans une prison. A quoi François répondit vivement : « Que pensez-vous de moi ? Le monde entier me respectera plus tard ! »

Un des chevaliers, à qui on l'avait joint, avait outragé un de leurs camarades et, à cause de cela, tous les autres voulaient le mettre en quarantaine : seul François ne lui refusa pas sa compagnie et engagea les autres à en faire autant.

Un an plus tard, la paix conclue entre les deux cités, François revint à Assise avec ses camarades de captivité.

5. - Quelques années plus tard, un noble d'Assise prépare tout son fournement pour aller en Pouille et y gagner plus d'argent ou plus d'honneur. L'ayant su, François veut partir avec lui et, dans l'espoir d'être fait chevalier par le comte Gentile²², il se prépare les vêtements les plus précieux possible : inférieur à son concitoyen sur le plan de la richesse, il entendait lui être supérieur par le faste.

Une nuit, tandis qu'il réfléchissait au moyen de réaliser son projet et qu'il était agité par la fièvre du départ, le Seigneur le visite et, par une vision, l'élève et l'attire au sommet de la gloire, lui qui la désirait tant. Cette nuit-là, en effet, quelqu'un apparut dans son sommeil qui l'appela par son propre nom et le conduisit dans l'agréable palais d'une charmante épouse, rempli d'armes de chevalerie, c'est-à-dire dont les murs étaient couverts de boucliers resplendissants²³ et de toutes sorte de panoplies à la gloire de la chevalerie. Tout joyeux, mais déconcerté, il restait

²¹ Entrecoupée de trêves, la guerre entre Pérouse et Assise dura de 1202 à 1209. La bataille dont il est ici question eut lieu entre Collestrada et Ponte San Giovanni en 1202.

²² Seule, *la Légende des trois Compagnons* donne un nom au comte sous les ordres de qui François veut s'engager. Mais les documents historiques de l'époque ne mentionnent aucun comte, portant le nom de Gentile, qui puisse être le personnage dont il est ici question. Il est, par contre, certain que c'est de Gauthier de Brienne qu'il s'agit.

L'Anonyme de Pérouse, dont les *Compagnons* dépendent peut-être, disant seulement *comiten gentilem* (au lieu de *quodam comite Gentili nomine*), il est possible que *gentilis* ne soit pas un nom propre mais un adjectif. La remarque en avait déjà été faite par Wadding (*Annales Minorum t. 1, p. 30* de l'éd. 1931) et reprise par le bollandiste Suyskens (*AASS 4 octobre, Comment. praevious, n° 104*).

²³ Le manuscrit de Barcelone ajoute : « marqués d'une croix. »

silencieux ; il demanda à qui appartenait ces armes resplendissant d'un tel éclat et ce palais si agréable. On lui répondit que tout cela et le palais lui appartenait ainsi qu'à ses soldats.

Une fois réveillé, il se leva de bon matin, l'âme en fête. Mais réagissant à la manière du monde, comme quelqu'un qui n'a pas encore pleinement goûté l'esprit du Seigneur, il conclut qu'il devait occuper une position dominante et, considérant cette vision comme un présage de grande réussite, il décida de se mettre en chemin pour la Pouille, afin d'y être fait chevalier par le comte dont nous avons parlé plus haut.

Il était tellement plus joyeux que d'habitude que plusieurs s'en étonnèrent et lui demandèrent d'où lui venait cette grande joie : « Je sais, dit-il, que je vais devenir un grand prince. »

6. - La veille, il avait donné un signe de grande courtoisie et noblesse, signe dont on croit qu'il fut l'occasion principale de cette vision. En effet, tout l'habillement recherché et de grand prix qu'il s'était fait faire à neuf, il l'avait donné, ce jour-là, à un pauvre chevalier.

S'étant mis en route et arrivé à Spolète, - d'où il continuerait vers la Pouille -, il commença à être un peu malade. Préoccupé néanmoins de son chemin, il réussit à s'endormir, mais dans un demi-sommeil, il entendit alors quelqu'un lui demander où il désirait aller.

Lorsque François lui eut raconté tout son projet, son interlocuteur lui dit : « Qui peut donc te faire le plus de bien ? le maître ou le serviteur ?

- Le maître !

- Alors, pourquoi abandonnes-tu le maître pour le serviteur et le prince pour le vassal ? »

Et François dit : « Que veux-tu que je fasse, Seigneur ?

- Retourne dans ton pays et on te dira ce que tu dois faire, car cette vision que tu as eue, il faut que tu la comprennes autrement. »

Se réveillant, il commença à réfléchir intensément à cette vision et, tandis que lors de la première vision, le désir d'un bonheur temporel l'avait, pour ainsi dire, totalement fait sortir de lui-même sous l'effet d'une grande joie, au contraire, cette fois, il se concentra totalement, admirant et considérant avec tant d'attention l'exigence de cette vision que, cette nuit-là, il ne réussit pas à se rendormir.

Au matin, il repartit en hâte vers Assise, rempli de joie, attendant la volonté de Dieu qui lui avait montré cela et le conseil qu'il lui donnerait pour son salut. Déjà transformé intérieurement, il renonce à partir en Pouille et aspire à se conformer à la volonté divine.

CHAPITRE 3

PREMIÈRE ET DOUCE VISITE DU SEIGNEUR À SON ÂME. PROGRÈS DANS LE MÉPRIS DE SOI ET DU MONDE, DANS LA PRIÈRE, LES AUMÔNES ET L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

7. - Peu de jours après son retour à Assise, ses compagnons l'élurent, un soir, comme chef de leur groupe, avec le pouvoir d'ordonner les dépenses à son gré²⁴. Comme il l'avait déjà souvent fait, il fit donc préparer un somptueux banquet.

Une fois rassasiés, tous sortirent de la maison et parcoururent la ville en chantant. Ses compagnons, en groupe, précédaient François : lui, tenant en main le bâton du chef, fermait le cortège, un peu en arrière, sans chanter mais plongé dans ses pensées. Et voici que, subitement, le Seigneur le visite et lui remplit le cœur d'une telle douceur qu'il ne peut plus ni parler, ni bouger ; il n'est capable de rien entendre, de rien sentir, si ce n'est cette douceur qui le rend à ce point étranger à toute sensation que, comme il le confia plus tard, il aurait été incapable de bouger, même si on l'avait alors coupé en morceaux.

Quand ses compagnons se retournèrent et le virent aussi loin d'eux, ils revinrent vers lui, effrayés, et le trouvèrent comme déjà changé en un autre homme. Ils l'interrogèrent : « A quoi pensais-tu pour oublier de nous suivre ? Aurais-tu, par hasard, projeté de prendre femme ?

- Vous avez raison ! J'ai projeté de prendre une épouse, plus noble, plus riche et plus belle que toutes celles que vous avez jamais vues. «

Ils se moquèrent de lui. Ce n'était pourtant pas de lui même qu'il avait dit cela, mais inspiré par Dieu : en effet, cette épouse, ce fut la vraie famille religieuse dont il reçut la charge la plus noble, la plus belle et la plus riche par la pauvreté.

8. - Dès ce moment, il commença à se compter pour rien et à mépriser ce qu'auparavant il aimait ; le changement n'était toutefois pas encore total, car il n'était pas entièrement délivré de la légèreté du monde. Se retirant, pour un moment, du tumulte du monde, il travaillait à replacer au centre de son âme, Jésus-Christ et la perle qu'il désirait acheter après avoir tout vendu. Se déroband aux yeux des moqueurs, souvent - presque tous les jours - il allait prier en secret. Il y était en quelque sorte poussé par l'avant-goût de cette douceur qui, le visitant assez souvent, l'attirait, de la place ou des autres lieux publics, vers la prière.

Bien que depuis quelque temps il fût devenu le bienfaiteur des pauvres, il se promit encore plus fermement dans son cœur de ne jamais plus refuser à un pauvre demandant l'aumône au nom de Dieu, mais de lui donner plus généreusement et plus abondamment que de coutume. Toujours, donc, quel que fût le pauvre qui lui demandait l'aumône hors de la maison, il lui donnait de la monnaie, s'il le pouvait. S'il manquait de monnaie, il lui donnait son bonnet ou sa ceinture pour ne pas le renvoyer les mains vides. Mais s'il manquait même de cela, il se retirait dans un endroit caché, ôtait sa chemise, l'envoyait en secret au pauvre, lui demandant de la prendre à cause de Dieu. Il achetait aussi des objets nécessaires à l'ornementation des églises et les faisait porter en secret à des prêtres pauvres.

²⁴

Tous les détails, rapportés au début de ce chapitre par les *Trois Compagnons*, sont exacts. A. Fortini a retrouvé dans les Archives communales d'Assise des documents qui montrent, jusqu'aux XV^e-XVI^e, siècles, l'existence, à Assise, d'une compagnie de jeunes gens dont les membres se réunissaient pour manger, boire et chanter.

Le chef - ou podestat - de cette compagnie était élu et portait un bâton comme insigne de son pouvoir ; à cause de ce détail, la compagnie s'appelait d'ailleurs " Compagnie du bâton ". Le chef avait le pouvoir de condamner un des convives à payer tous les frais du banquet, mais pour que ce droit ne devienne pas source d'excès, les Statuts de la Commune avaient déterminé que la dépense ne devrait pas dépasser 10 sous, sous peine d'une amende de 25 livres.

Il semble bien qu'en élisant François comme « podestat » de la Compagnie, ses compagnons savaient que c'est lui qui, comme un grand seigneur, paierait la note, et que plutôt que d'ordonner les dépenses « à sa guise », c'est bien « à leur guise » qu'il les ordonnerait. (Cf. A Fortini *Nova Vita di San Francesco*, Assise 1959, 11, p. 115-129). et également P. Michaud-Quantin, *Universitas*, Paris 1970, p. 238).

9. - Lorsqu'il restait à la maison en l'absence de son père, même s'il était seul à table avec sa mère, il couvrait la table de pains, comme s'il la préparait pour toute la maisonnée. A sa mère qui lui demandait pourquoi il avait placé tant de pains sur la table, il répondit qu'il le faisait pour les donner aux pauvres en aumône, étant donné qu'il s'était promis de faire l'aumône à qui le demanderait pour Dieu. Sa mère, qui le préférait à ses autres fils²⁵, le laissait faire, observant toutes ses actions et les admirant beaucoup dans son cœur.

Autrefois, il ne pensait qu'à suivre ses compagnons dès leur premier appel et il était tellement attiré par leur compagnie qu'il se levait fréquemment de table sans avoir rien mangé, laissant ses parents affligés d'un départ aussi déraisonnable ; maintenant, et dans la même mesure, il ne pensait qu'à voir ou à entendre des pauvres à qui faire l'aumône.

10. - Ainsi transformé par la grâce divine, et bien qu'il portât encore un vêtement de laïc, il rêvait de se trouver, inconnu, dans une ville où il ôterait ses vêtements, les échangerait avec ceux d'un pauvre et s'essaierait à demander l'aumône pour l'amour de Dieu.

Or, il arriva, à cette époque, qu'un pèlerinage le conduisit à Rome. Etant entré à Saint-Pierre, il remarqua la modicité des offrandes de certains et se dit : « Le prince des Apôtres ne doit-il pas être honoré avec magnificence ? Pourquoi donc ceux-ci ne font-ils que de petites offrandes dans l'église où repose son corps ? » Rempli de ferveur, il plongea la main dans sa bourse et la ressortit pleine de pièces de monnaie qu'il jeta par l'ouverture de l'autel : cela fit un tel bruit que tous ceux qui étaient là s'étonnèrent beaucoup d'une telle magnificence dans l'offrande.

Sortant dehors sur le parvis de l'église, où beaucoup de pauvres se tenaient pour demander l'aumône, il échangea secrètement ses vêtements avec ceux d'un mendiant. Posté sur les marches de l'église avec les autres pauvres, il demandait l'aumône en français, car c'est volontiers qu'il s'exprimait dans cette langue, encore qu'il ne sût pas très bien la parler.

Plus tard, il quitta ces haillons, retrouva ses vêtements et revint à Assise où il commença à prier le Seigneur de lui montrer sa voie. Il ne révélait à personne son secret et n'utilisait sur ce sujet les avis de personne, sinon de Dieu seul qui avait commencé à diriger sa vie et, quelquefois, de l'évêque d'Assise. A cette époque, en effet, chez personne on ne trouvait la vraie pauvreté, celle que, par-dessus tout au monde, il désirait posséder, voulant vivre et mourir pour elle.

CHAPITRE 4

VICTOIRE SUR SOI-MÊME GRÂCE AUX LÉPREUX. LE « DOUX » ET « L'AMER ».

11. - Un jour qu'il priait le Seigneur avec ferveur, il obtint cette réponse : « Tout ce que tu as aimé et désiré posséder égoïstement, il faut que tu le méprises et le haïsses si tu veux connaître ma volonté. Quand tu auras commencé à le faire, ce qui, auparavant, te semblait agréable et doux te sera insupportable et amer, tandis que de ce qui te semblait horrible, tu tireras une grande douceur et un agrément sans mesure. » Ces paroles le remplirent de joie et le reconfortèrent dans le Seigneur.

Un autre jour, alors qu'il montait à cheval près d'Assise, un lépreux vint à sa rencontre. D'habitude il avait une grande horreur des lépreux, c'est pourquoi il se fit violence, descendit de cheval et lui donna une pièce d'argent en lui baisant la main. Ayant reçu du lépreux un baiser de paix, il remonta à cheval et poursuivit son chemin. A partir de ce moment, il commença à se

²⁵ Le seul frère de François que l'on connaisse (par des documents notariés) est *Angelo*. L'expression *prae ceteris finis* est-elle seulement une expression vague et générale ? une réminiscence biblique (Gen 37 3) ? ou le signe qu'il y a eu d'autres frères morts prématurément ?

mépriser de plus en plus, jusqu'à Parvenir à une parfaite victoire sur soi-même par la grâce de Dieu.

Quelques jours plus tard, s'étant muni de beaucoup de monnaie, il se dirigea vers l'hospice des lépreux et, les ayant tous réunis, il donna une aumône à chacun, en lui baisant la main. A son retour, il est exact que ce qui auparavant lui paraissait amer - c'est-à-dire, voir ou toucher les lépreux - s'était transformé en douceur. La vision des lépreux, comme il lui arriva de le dire, lui était à ce point pénible que non seulement il refusait de les voir mais même de s'approcher de leur habitation ; s'il lui arrivait parfois de les voir ou de passer près de leur léproserie, et bien que la pitié le poussât à leur faire l'aumône par l'intermédiaire d'une autre personne, il détournait le visage et se bouchait le nez avec les doigts. Mais la grâce de Dieu le rendit à ce point familier des lépreux que, comme il l'atteste dans son Testament, il séjournait parmi eux et les servait humblement.

12. - La visite aux lépreux l'avait transformé. Il entraîna alors un de ses compagnons²⁶, pour qui il avait beaucoup d'affection, vers des lieux écartés en lui disant qu'il avait découvert un trésor important et de grand prix. L'ami est transporté de joie et l'accompagne volontiers chaque fois qu'on l'appelle. François le conduisait souvent vers une grotte, près d'Assise, et là, laissant à l'extérieur son compagnon préoccupé du trésor à posséder, il entra seul et, rempli d'un esprit totalement neuf, il pria le Père dans le secret. Il désirait que personne ne sache ce qu'il faisait à l'intérieur, si ce n'est Dieu seul qu'il ne cessait de consulter au sujet du trésor céleste à conquérir.

L'ennemi du genre humain, ayant remarqué ce changement, s'efforça de l'éloigner des premiers progrès accomplis, en lui inspirant de la crainte et de l'horreur. Il y avait en effet, à Assise, une femme horriblement bossue et le démon, apparaissant à l'homme de Dieu, la lui remit en mémoire et le menaça de l'affliger de la bosse de cette femme s'il ne renonçait pas au projet qu'il avait formé.

Mais François, très courageux chevalier du Christ, méprisant les menaces du démon, pria dévotement à l'intérieur de la grotte pour que Dieu dirige sa vie.

Il souffrait mille tourments et tracas de l'esprit et, comme il refusait de se reposer avant d'avoir exécuté ce qu'il avait conçu dans son esprit, la succession continue de ces pensées importunes le perturbait gravement. Un feu divin le brûlait intérieurement et avait allumé dans son esprit une passion qu'il était incapable de cacher. Il se reprochait d'avoir péché aussi gravement ; le mal passé ou présent ne lui causait plus aucun plaisir, mais il n'avait pas encore reçu l'assurance de rester fidèle à l'avenir.

A cause de cela, lorsque, sortant de la grotte, il revenait vers son compagnon, il paraissait changé en un autre homme.

CHAPITRE 5

PREMIÈRES PAROLES DU CHRIST. LA PASSION DU CHRIST PORTÉE DANS SON CŒUR JUSQU'À LA MORT.

13. - Un jour qu'il implorait, avec plus de ferveur que d'habitude, la miséricorde du Seigneur, celui-ci lui fit comprendre qu'on lui dirait prochainement ce qu'il devrait faire. Dès lors, il fut rempli d'un tel bonheur qu'il ne se tenait plus de joie et, malgré lui, révélait aux hommes quelque chose de son secret. C'était pourtant avec précaution et par énigme qu'il en parlait, disant qu'il renonçait à aller en Pouille, mais que c'était dans son propre pays qu'il réaliserait de grandes actions d'éclat.

²⁶ La version de Sarnano indique : « qui avait le même âge que lui. »

Lorsque ses compagnons virent à quel point il était changé et combien il était déjà loin d'eux en esprit, même s'il lui arrivait encore de se joindre parfois à eux, ils l'interrogèrent à nouveau, comme par jeu : « Est-ce que tu vas te marier, François ? » Et lui leur répondit en termes mystérieux, comme on l'a déjà dit plus haut.

Quelques jours plus tard, tandis qu'il passait près de l'église Saint-Damien²⁷ une voix intérieure lui suggéra d'y entrer pour prier. Une fois entré, il commença à prier avec ferveur devant une image du crucifié qui lui parla avec douceur et bienveillance : « François, ne vois-tu pas comme ma maison tombe en ruines. Va donc et répare-la moi ! » Tremblant d'étonnement, il dit : « Je le ferai volontiers, Seigneur. » Il comprit qu'il s'agissait de cette église-là que sa trop grande vieillesse menaçait d'un écroulement prochain. Ces paroles le remplirent de tant de joie et l'éclairèrent d'une telle lumière qu'il sut vraiment dans son âme que c'était le Christ crucifié qui lui avait parlé.

Sortant de l'église, il en rencontra le desservant, assis tout auprès. Plongeant la main dans sa bourse, il lui offrit une certaine quantité de pièces en disant : « Je voudrais que vous achetiez de l'huile et que vous fassiez continuellement brûler une lampe devant ce crucifix. Quand cette somme aura été dépensée dans ce but, je vous en offrirai à nouveau, autant qu'il sera nécessaire. »

14. - A partir de cette heure, son cœur fut à ce point blessé et meurtri au souvenir de la Passion du Seigneur que, tout au long de sa vie, il portera dans le cœur les stigmates du Seigneur Jésus : ce qui apparut fort bien, plus tard, dans le renouvellement de ces stigmates, miraculeusement opéré et très clairement rendu visible dans son corps.

Ensuite, il se soumit à une telle mortification que, en bonne ou en mauvaise santé, il se montrait extrêmement dur pour son corps ; ce n'est que rarement - pour ainsi dire jamais - qu'il accepta de le satisfaire. C'est pourquoi à la veille de sa mort, il reconnut qu'il avait beaucoup péché envers « son frère le corps ».

Un jour, près de l'église de Sainte-Marie de la Portioncule, il marchait seul, pleurant et se lamentant à haute voix. En l'entendant, un homme spirituel²⁸ Il pensa qu'il souffrait de quelque infirmité ou de quelque douleur et, ému de pitié, lui demanda pourquoi il pleurait. « Je pleure, dit-il, la Passion de mon Seigneur, pour lequel je ne devrais pas avoir honte de parcourir le monde en pleurant à haute voix. » Et tous deux se mirent à pleurer à gros sanglots.

Souvent, au sortir de la prière, ses yeux semblaient pleins de sang tant il avait pleuré amèrement. Ce n'était d'ailleurs pas seulement en pleurant qu'il s'affligeait au souvenir de la Passion du Seigneur, mais aussi en s'abstenant de manger et de boire.

15. - Parfois, lorsqu'il était à table chez des laïcs et qu'on lui présentait des mets délicieux, c'est à peine s'il y touchait, invoquant quelque prétexte pour ne pas paraître les refuser sous prétexte d'abstinence. Et quand il mangeait avec des frères, il saupoudrait souvent sa nourriture de cendre, disant aux frères pour cacher son abstinence : « Notre sœur la cendre est chaste ».

²⁷ En 1253, les deux neveux de François, Piccardo et Jeannot, fils de son frère Angelo, partagèrent l'héritage de leur père, et en 1261 Jeannot fit son testament. De ces deux documents, il ressort qu'Angelo possédait, entre autres, deux pièces de terrain dans la plaine, aux lieux-dits *Litorto et Bassano*. Ces deux pièces de terrain faisaient vraisemblablement partie des propriétés de Pierre Bernardone. François les visita sans doute plus d'une fois et le chemin qui permettait d'y parvenir depuis Assise passe devant Saint-Damien : il connaissait donc bien cette petite église. C'est également dans le voisinage de ces deux pièces de terre que se trouvait une chapelle *San Pietro della Spina* qui est probablement cette église Saint-Pierre que François répara aussi. Cf. A. Fortini, *Nova vita di S. Francesco*, t. 3, p. 648 et 651 ; t. 2, p. 111 .

²⁸ Une périphrase de ce genre désigne souvent le frère Léon.

Une fois, alors qu'il venait de s'asseoir à table, un frère dit que la bienheureuse Vierge s'était trouvée si pauvre à l'heure du repas qu'elle n'avait rien à donner à manger à son fils. A ces mots, l'homme de Dieu poussa un profond soupir de douleur et, abandonnant la table, il mangea son pain sur la terre nue.

Souvent, alors qu'il était assis à table pour manger, le repas à peine commencé, il s'arrêtait sans rien manger ni boire, ravi dans la contemplation des réalités célestes. Dans ce cas, il ne voulait être dérangé par aucune parole, il poussait de profonds soupirs et disait à ses frères de louer Dieu et de prier fidèlement pour lui chaque fois qu'ils l'entendraient soupirer de cette façon.

Si, en passant, nous avons fait mention de ses larmes et de ses jeûnes, c'est pour montrer qu'à la suite de cette vision du crucifix et des paroles entendues, il demeura jusqu'à la mort exactement semblable au Christ souffrant.

CHAPITRE 6

PERSÉCUTIONS DU PÈRE ET DE LA FAMILLE. SÉJOUR AUPRÈS DU PRÊTRE DE SAINT-DAMIEN.

16. - Après cette vision et ces paroles du crucifix, il se relève joyeux, se fortifie par un signe de croix et monte à cheval en emportant avec lui des tissus de diverses couleurs. Parvenu à une ville nommée Foligno, il y vend le cheval et tout ce qu'il avait emporté puis, sans attendre, il revient à Saint-Damien.

Il y trouve un pauvre prêtre dont il baise la main avec foi et dévotion et à qui il offre tout l'argent qu'il porte, tout en lui exposant, en ordre, son projet. Le prêtre, étonné et surpris par un changement aussi subit, ne voulait pas y croire et pensait qu'on se moquait de lui. Mais François s'obstine : il tente d'inspirer confiance en ses paroles et de toutes ses forces supplie le prêtre de lui permettre de demeurer près de lui.

Le prêtre consentit au séjour, mais refusa l'argent dans la crainte des parents. C'est pourquoi François, qui véritablement n'avait que mépris pour l'argent, montra qu'il le considérait comme de la poussière en le jetant dans le coin d'une fenêtre.

Tandis que François séjournait dans ce lieu, son père furetait sans relâche, cherchant à savoir ce qu'était devenu son fils. Il entendit dire qu'il demeurait habituellement au lieu dont nous avons parlé, mais fort changé. Frappé au cœur par la douleur et troublé par le cours que prenaient les événements, le père convoque amis et voisins et, le plus vite qu'il peut, court à sa recherche.

Mais François n'était qu'un tout jeune chevalier du Christ. Dès qu'il entendit les menaces de ses poursuivants et devina leur arrivée, il donna du champ à la colère paternelle en se rendant dans un réduit secret qu'il s'était préparé dans cette éventualité et où il demeura caché un mois entier. Un seul membre de la maison de son père connaissait l'existence de ce réduit ; François y mangeait en cachette la nourriture qu'on lui apportait de temps en temps.

Les yeux pleins de larmes il priait sans interruption afin que Dieu le délivre de cette dangereuse persécution et, par un privilège de sa bienveillance, exauce ses désirs.

17. - Tandis que dans le jeûne et les larmes il priait assidûment le Seigneur, se défiant de son courage et de son action, il plaça entièrement son espoir dans le Seigneur qui, bien qu'il demeurât dans l'obscurité, avait répandu en lui une joie ineffable et l'avait merveilleusement éclairé.

Tout enflammé par cette décision, il abandonne la cave et se met en route vers Assise, rapide, impatient et joyeux. Armé de la confiance au Christ, brûlant de l'amour de Dieu, s'accusant de paresse et de vaine crainte, il se présente ouvertement aux mains et aux coups de ceux qui le poursuivent.

En le voyant, ceux qui l'avaient connu auparavant lui font de méchants reproches, déclarent qu'il est fou et qu'il a perdu la tête, et lui jettent des pierres et de la boue. Ils le voyaient à ce point différent de ce qu'il était autrefois et si affaibli par la mortification de son corps, que tout ce qu'il faisait, ils le mettaient au compte de l'épuisement ou de la folie. Mais, traversant tout cela comme un sourd qu'aucune injure ne pourrait abattre ou changer, le chevalier du Christ témoignait sa reconnaissance à Dieu.

Une rumeur se propageait à son sujet à travers les rues et les places de la ville ; elle finit par arriver aux oreilles du père. Quand celui-ci entendit dire que ses concitoyens traitaient son fils de la sorte, il bondit à sa recherche, non pour le délivrer, mais plutôt pour le perdre tout à fait.

Perdant toute mesure, il court comme un loup après une brebis, le regarde l'air hérissé et l'œil menaçant, et met sans pitié la main sur lui. L'ayant traîné jusqu'à la maison, il l'enferme pendant plusieurs jours dans un cachot sans lumière, espérant, par des paroles et des sévices, le ramener vers les vaines apparences du monde.

18. - Quant à François, les discours ne réussirent pas à le faire changer ni les liens ou les coups à l'épuiser : au contraire, supportant tout avec patience, il devenait plus décidé à poursuivre son projet religieux et plus vigoureux pour le faire.

Une affaire urgente obligea le père à s'absenter de la maison. Restée seule avec François, sa mère, qui n'approuvait pas les procédés de son mari, lui parla tendrement. Comme elle ne réussissait pas à le détourner de son projet et qu'elle avait pitié de lui, elle le délivra et lui permit de s'en aller librement.

François rendit grâce à Dieu tout-puissant et retourna au lieu où il était auparavant. Jouissant d'une plus grande liberté comme quelqu'un qui, ayant été éprouvé par les tentations des démons, en a compris la leçon, il avait retrouvé la sérénité et s'avançait avec moins d'entraves et plus de grandeur d'âme que jamais.

Sur ces entrefaites, le père revient, ne trouve pas son fils et, ajoutant faute sur faute, accable sa femme d'injures.

19. - Puis il court au palais de la commune²⁹ 14, dépose une plainte contre son fils devant les consuls de la cité et demande qu'on lui fasse rendre l'argent qu'il a emporté après l'avoir volé à la maison. Les consuls, le voyant à ce point troublé, font citer et avertir François par le héraut d'avoir à se présenter devant eux. Mais François répond à l'huissier en disant que par la grâce de Dieu il était désormais libre, qu'il ne dépendait plus des consuls pour la bonne raison qu'il était serviteur du seul Dieu très haut.

Les consuls ne voulant pas user de force envers lui, dirent au père : « Depuis qu'il s'en est allé au service de Dieu, il est hors de notre juridiction ». Le père, voyant qu'il n'arriverait à rien devant les consuls, déposa la même plainte devant l'évêque de la ville. L'évêque, homme sage et discret cita François, dans les formes, à comparaître pour répondre au sujet de la plainte de son père. François répondit à l'envoyé : « J'irai chez le seigneur évêque, car c'est lui le père et le maître des âmes ».

²⁹ Les n° 19 et 20 manifestent que l'auteur est très au courant du droit et des institutions communales.

Il vint donc chez l'évêque qui l'accueillit avec grande joie. L'évêque lui dit : « Ton père est irrité contre toi et très scandalisé. C'est pourquoi, si tu veux servir Dieu, rends lui donc l'argent que tu possèdes : peut-être est-il mal acquis et Dieu ne veut-il pas que tu le dépenses pour le besoin de l'église, à cause des péchés de ton père dont la colère tombera quand il l'aura retrouvé. Aie confiance en Dieu, mon fils, et agis comme un homme ; ne crains rien, il sera ton aide et pour l'œuvre de son église il te fournira en abondance tout le nécessaire ».

20. - Joyeux et réconforté par les paroles de l'évêque, l'homme de Dieu se leva et lui apporta l'argent : « Monseigneur, dit-il, ce n'est pas seulement cet argent qui lui appartient que, de bon cœur, je veux rendre à mon père, mais aussi mes vêtements. » Entrant dans la chambre de l'évêque, il retira tous ses vêtements, posa l'argent dessus et, tout nu, sortit, devant l'évêque, devant son père et devant tous les assistants : « Ecoutez tous, dit-il, et comprenez ! Jusqu'ici, c'est Pierre Bernardone que j'ai appelé mon père, mais, puisque j'ai décidé de servir Dieu, je lui rends cet argent au sujet duquel il se tourmente tant et tous ces vêtements que je tiens de lui. Dorénavant, je veux dire : Notre Père qui es aux cieux, et non plus mon père Pierre Bernardone. » On découvrit alors que, sous ses vêtements de fantaisie, l'homme de Dieu portait un cilice à même la peau.

Son père, furieux et plein de douleur, se leva et prit l'argent avec tous les vêtements. Tandis qu'il les emportait chez lui, les spectateurs s'indignèrent contre lui parce qu'il n'avait même pas laissé un seul vêtement à son fils ; émus de sympathie pour François, ils commencèrent, au contraire, à pleurer à grosses larmes.

L'évêque, frappé par le courage de François et qui admirait beaucoup sa ferveur et sa persévérance, le prit dans ses bras et le couvrit de son manteau. Il discernait clairement que François agissait sous le conseil de Dieu et il comprenait que ce qu'il venait de voir cachait un mystère. C'est pourquoi, dès cet instant, il devint son aide : il l'exhortait, l'encourageait, le dirigeait et l'entourait de son affection.

CHAPITRE 7

GRANDES FATIGUES POUR LA RÉPARATION DE SAINT-DAMIEN. SE VAINCRE SOI-MÊME EN ALLANT QUÊTER.

21. - Le serviteur de Dieu, François, dépouillé de tout ce qui relève du monde, consacre son temps aux affaires de Dieu et, faisant peu de cas de sa propre vie, se donne corps et âme³⁰ 15 au service de Dieu. Revenu à Saint-Damien, joyeux et impétueux, il se fait une espèce d'habit d'ermite et réconforte le desservant de l'église en se servant des paroles mêmes par lesquelles l'évêque l'avait réconforté.

Ensuite, il se décide, entre dans la ville et, comme si l'Esprit l'avait rendu ivre, commence, à travers rues et places, à chanter les louanges du Seigneur. Une fois ces « Laudes du Seigneur » terminées, il s'occupe d'acquérir des pierres pour la réparation de cette église, en disant : « Qui me donnera une pierre aura une récompense ! Qui m'en donnera deux, aura deux récompenses ! Qui m'en donnera trois, en auras trois ! »

C'est de cette manière et avec beaucoup d'autres mots simples qu'il parlait dans une ferveur toute spirituelle. Parce qu'il était simple et sans instruction, choisi par Dieu, il se comportait avec tous simplement et non avec les mots savants de la science humaine. Beaucoup se moquaient de lui, pensant qu'il était fou ; d'autres, émus de sympathie, pleuraient presque en le voyant si

³⁰ Le terme employé ici (et qui sera répété au début du n° 22) *mancipat*, est un terme juridique précis qui signifie: céder en toute propriété. Il est employé à propos des serfs, d'où aussi son contraire émanciper = rendre libre.

rapidement passé, d'une grande dissipation parmi les vanités du monde, à une telle ivresse dans l'amour de Dieu. Mais lui, se moquant des moqueurs, rendait grâce à Dieu dans l'enthousiasme.

A quel point il aura peiné sur ce chantier, il serait long et difficile de le raconter ! Lui, si délicat lorsqu'il était dans la maison de son père, le voilà qui portait des moellons sur ses propres épaules et s'épuisait de multiples manières au service de Dieu.

22. - Témoin de sa fatigue et voyant comment, avec tant de ferveur mais au-delà de ses forces, François s'était donné corps et âme au service de Dieu, le prêtre, malgré sa pauvreté, s'employait à lui faire porter une alimentation particulière : il savait, en effet, qu'il avait vécu dans le confort lorsqu'il était dans le monde. De fait, l'homme de Dieu avoua plus tard qu'il ne mangeait que des plats finement cuisinés et s'abstenait des nourritures d'un autre goût.

Un jour, il remarqua ce que ce prêtre faisait pour lui et, réfléchissant, il se dit : « Partout où tu iras, trouveras-tu toujours ce prêtre pour te manifester tant d'humanité ? Ce n'est pas là cette vie de pauvre que tu as voulu choisir ! Un pauvre, tient à la main une écuelle, va de porte en porte et, poussé par la nécessité, y rassemble toutes espèces de nourritures : voilà comment il te faut vivre volontairement, pour l'amour de celui qui naquit pauvre, vécut très pauvre en ce monde, demeura pauvre et nu sur la croix, et fut enseveli dans le tombeau d'un autre. »

Un jour donc, il se décida, prit une écuelle et, entré en ville, alla demander l'aumône de porte en porte. Tandis qu'il déposait dans son écuelle toutes sortes d'aliments, beaucoup, qui savaient dans quel confort il avait vécu, s'étonnaient de le voir aussi merveilleusement parvenu à un tel mépris de soi. Mais lorsqu'il voulut manger cette mixture d'aliments, il recula d'horreur car il n'avait l'habitude ni de manger de telles choses, ni même d'accepter de les regarder.

Enfin, il se fit violence et commença à manger ; il lui sembla alors que, même en dégustant un électuaire, il ne s'était jamais autant régalé.

Alors, son cœur tressaillit de joie dans le Seigneur de ce que sa chair, quoique faible et abattue, ait reçu assez de force pour supporter joyeusement tout ce qui est pénible et amer. Par-dessus tout, il rendit grâce à Dieu qui avait, pour lui, transformé l'amer en doux et l'avait réconforté de tant de façons. Il dit donc au prêtre de ne plus lui préparer de nourriture à l'avenir, ni de se préoccuper qu'on le fasse.

23. - Son père souffrait énormément de le voir réduit à une si misérable situation. Il l'avait tant aimé qu'en le voyant, pour ainsi dire, comme déjà mort sous l'effet du froid et des mortifications, il se sentait submergé de honte et de douleur à son sujet, au point de le maudire chaque fois qu'il le rencontrait.

L'homme de Dieu, que les malédictions paternelles préoccupaient, se choisit un père de rechange en la personne d'un homme pauvre et méprisé : « Viens avec moi, lui dit-il, et je te donnerai une partie des aumônes qu'on me donnera. Quand tu verras que mon père me maudit, moi, je te dirai : père, bénis-moi ! Et toi, tu feras le signe de la croix et tu me béniras à sa place » Ainsi fut fait et, béni par ce pauvre, l'homme de Dieu dit à son père : « Est-ce que tu crois que Dieu n'est pas capable de me donner un père qui me bénisse pour annuler tes malédictions ! »

Après cela, un grand nombre de ceux qui le tournaient en dérision ressentirent une grande perplexité à le voir, ainsi moqué, supporter tout avec patience. Un matin d'hiver, tandis qu'il s'occupait à la prière, vêtu de pauvres vêtements, son propre frère, passant près de lui, dit ironiquement à l'un de ses concitoyens : « Demande donc à François de te vendre au moins pour un sou de sa sueur. » Entendant cela, François rempli d'une joie surnaturelle, répondit vivement et en français : « Je la vendrai plus cher à mon Seigneur ! »

24. - Tandis qu'il travaillait activement à la restauration de l'église dont nous avons parlé, il voulut que des lampes y fussent allumées sans interruption ; pour cela, il descendit en ville,

mendier de l'huile. Parvenu à une certaine maison et y voyant des hommes réunis pour jouer, il eut honte de leur demander l'aumône et s'en retourna. Mais, se ressaisissant, il se convainquit de péché, revint en courant jusqu'à l'endroit où l'on jouait et confessa publiquement la faute qu'il avait commise en ayant eu honte, à cause d'eux, de demander l'aumône. Entrant avec courage dans la maison, il demanda, en français, qu'on lui donne, pour l'amour de Dieu, de l'huile pour les lampes de l'église dont il s'occupait.

Tandis qu'il travaillait avec d'autres ouvriers au chantier, plein de joie, il proclamait à haute voix et en français³¹ : « Venez et aidez-moi à restaurer cette église de Saint-Damien : elle deviendra un monastère de dames dont la vie et la renommée proclameront par toute la terre la gloire de notre Père des cieux. » Voilà comment, rempli de l'esprit de prophétie, il annonça vraiment ce qui allait arriver. C'est là, en effet, dans ce saint lieu que, six ans à peine après la conversion de François, une famille religieuse bien connue, un Ordre éminent de pauvres dames et de vierges consacrées commença avec bonheur sous l'impulsion de François. Leur vie hors du commun et leur règle célèbre, due au Seigneur Pape Grégoire IX, d'heureuse mémoire, mais à cette époque évêque d'Ostie, est définitivement approuvée par le Siège Apostolique³² 17.

CHAPITRE 8

CHANGEMENT DE VÊTEMENT ET DE FAÇON DE VIVRE. CONSEILS DU CHRIST DANS L'ÉVANGILE,

25. - A l'époque où il venait de terminer le chantier de Saint-Damien, le bienheureux François portait un habit d'ermite : il marchait tenant un bâton à la main, les pieds chaussés et une ceinture de cuir autour des reins.

Un jour, durant la célébration de la messe, il entendit les paroles que le Christ avait dites à ses disciples en les envoyant prêcher, c'est-à-dire : qu'ils n'emportent sur la route, ni or, ni argent, ni bourse, ni besace, ni pain, ni bâton, et qu'ils n'aient ni chaussures, ni deux tuniques. Le prêtre lui expliqua par la suite plus clairement ce texte qui remplit François d'une joie indicible : « Voilà, dit-il, ce que, de toutes mes forces, je désire accomplir. »

Ayant confié à sa mémoire tout ce qu'il vient d'entendre, il s'efforce de l'accomplir dans la joie. Il se défait sur le champ de tout ce qu'il a en double et désormais n'utilise plus ni bâton, ni souliers, ni bourse, ni besace. Il se fait une tunique tout à fait méprisable et grossière, retire sa ceinture et la remplace par une corde.

Ces mots nouveaux de l'Évangile deviennent sa préoccupation principale, il cherche comment il pourrait les mettre en œuvre. Sous l'impulsion divine, il commence à apparaître comme le messager de la perfection évangélique et à prêcher la pénitence simplement et en public. Ses paroles n'étaient ni creuses ni ridicules, mais pleines de la force de l'Esprit-Saint : elles

³¹ Il semble bien que l'on puisse, à la suite de P. Rajna (*S. Francesco d'Assise e gli spiriti cavallereschi dans Nuova Antologia*, Roma 16 oct. 1926), retrouver le texte français prononcé par François. Il s'agit d'un quatrain dont les rimes seraient DAMIEN, DANIES, FAME (renommée), CIELESTIEN. (Cf RHF 4, 1927, 228 Bihl, *De nomine S. Francisci*, AFH 19, 1926, 475 ; et Vorreux, *Première rencontre avec François d'Assise*, Paris 1973, p. 14, n° 6).

³² La confirmation définitive n'ayant été donnée qu'en 1253, et par Innocent IV, le P. Van Ortrov voyait dans cette phrase un anachronisme. Mais Paul Sabatier (*De l'authenticité de la Légende dite des trois Compagnons*, p. 21) a réfuté cette allégation. Entre autres arguments, il note que le 13 novembre 1245, dans son encyclique *Solet annuere*, adressée aux Clarisses, Innocent IV emploie exactement la même phrase que *les Trois Compagnons*.

pénétraient au plus profond du cœur, au point de provoquer un profond étonnement chez ceux qui l'écoutaient.

26. - Comme il en témoigne lui-même plus tard, une révélation divine lui avait appris cette salutation : « Que le Seigneur vous donne la paix. » C'est pourquoi, chaque fois qu'il prêchait, au début de son sermon il saluait le peuple en annonçant la paix.

Il est remarquable - et on peut même considérer cela comme un miracle - que, dès avant sa conversion il avait eu un précurseur qui traversait souvent Assise en saluant de cette manière : « Paix et Bien ! Paix et Bien ! » Jean, qui annonçait le Christ, avait disparu lorsque le Christ commença à prêcher, de la même manière, celui-là fut comme un autre Jean, qui aurait précédé François, et qu'on cessa de rencontrer par la suite.

Ainsi donc, sans attendre, rempli de l'esprit des prophètes, aussitôt après son précurseur et parlant comme lui, l'homme de Dieu François annonçait la paix, prêchait le salut et, par ses avis salutaires, réunissait dans une paix véritable de nombreux hommes qui, séparés du Christ, se tenaient éloignés du salut.

27. - Beaucoup commençaient à reconnaître aussi bien l'authenticité de l'enseignement simple de François que celle de sa vie et, deux ans après sa conversion, quelques hommes commencèrent à son exemple, à se tourner vers la pénitence ; après avoir renoncé à tout, ils vinrent partager sa façon d'être et de vivre. Le premier d'entre eux fut frère Bernard, de sainte mémoire.

Il avait remarqué la persévérance et la ferveur que le bienheureux François manifestait dans le service de Dieu, c'est-à-dire, comment et à grand-peine il réparait des églises détruites, et quelle vie rude il menait alors qu'on savait bien qu'il avait vécu confortablement dans le monde. Bernard résolut donc de distribuer tous ses biens aux pauvres et de s'attacher fermement à François pour la façon de vivre et celle de s'habiller.

Un jour, en secret, il s'approcha de l'homme de Dieu, lui révéla son projet et convint avec lui d'un rendez-vous pour tel soir. François n'avait encore aucun compagnon : il rendit grâce à Dieu et se réjouit beaucoup, d'autant plus que le Seigneur Bernard était un homme très édifiant.

28. - Le soir convenu, François vint à la maison de Bernard, le cœur plein d'une grande joie, et demeura chez lui toute cette nuit-là ; entre autres choses, le seigneur Bernard dit à François : « Si quelqu'un avait reçu de son maître soit de grands biens, soit même peu de choses, qu'il défînt depuis de nombreuses années et qu'il ne voulût r les retenir plus longtemps par devers lui, que peut-il faire de mieux ? » François répondit qu'il devait rendre à son maître cela même qu'il en avait reçu.

« Eh bien, frère, dit Bernard, pour l'amour de mon Seigneur qui me les a confiés, je veux distribuer tous mes biens temporels, de la manière qui te paraîtra la plus appropriée. » François répondit : « Demain, à la première heure, nous irons à l'église et le livre des Evangiles nous fera connaître de quelle manière le Seigneur enseigna ses disciples. »

Le matin donc, ils se levèrent et, en compagnie d'un autre homme, appelé Pierre, qui lui aussi désirait devenir frère, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas, sur un des côtés de la place d'Assise. Ils entrèrent pour prier et, parce qu'ils étaient sans instruction et ne savaient pas où trouver la parole de l'Evangile sur la renonciation au monde, ce qu'ils demandaient au Seigneur c'était qu'il daigne leur montrer sa volonté dès la première ouverture du livre.

29. - Leur prière terminée, le bienheureux François prit le livre fermé et, agenouillé devant l'autel, il l'ouvrit. A la première ouverture se présenta ce conseil du Seigneur : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel. » A cette découverte le bienheureux François se réjouit beaucoup et rendit grâce à Dieu. Mais,

comme c'était un vrai dévot de la Trinité, il voulut avoir la confirmation d'un triple témoignage. Il ouvrit donc le livre une seconde et une troisième fois. A la seconde ouverture, il trouva : « N'emportez rien sur la route, etc. » et à la troisième : « Celui qui veut me suivre doit renoncer à soi-même, etc. »

A chaque ouverture du livre, le bienheureux François rendit grâce à Dieu pour cette confirmation qui, par trois fois, avait été divinement manifestée et accordée à un projet et à un désir qu'il avait conçu depuis longtemps. Puis il dit à ses compagnons Bernard et Pierre : « Frères, voilà notre vie et notre règle, et celle de tous ceux qui voudront se joindre à notre groupe. Allez, et ce que vous avez entendu, faites-le ! »

Bernard, qui était très riche, s'en alla ; en vendant tout ce qu'il possédait, il réunit une grande somme d'argent dont il distribua la totalité aux pauvres de la ville. Quant à Pierre, il remplit le conseil divin du mieux qu'il put.

Après s'être dépouillés de tout, l'un et l'autre revêtirent le vêtement que le saint avait adopté peu de temps auparavant, le jour où il avait abandonné l'habit des ermites. A partir de cette heure, tous trois vécurent suivant la règle du saint Evangile que le Seigneur leur avait montrée. C'est ce que le bienheureux François dit dans son Testament : « C'est le Seigneur lui-même qui m'a révélé que je devais vivre selon la forme du Saint Evangile. »

CHAPITRE 9

VOCATION DU FRÈRE SYLVESTRE. UNE VISION QU'IL EUT AVANT SON ENTRÉE. DANS L'ORDRE.

30. - Au moment où, comme on l'a raconté, Bernard distribuait tous ses biens aux pauvres, François était présent ; observant l'action efficace du Seigneur, il le louait et le glorifiait dans son cœur.

Un prêtre, nommé Sylvestre, se présenta ; François lui avait acheté des pierres pour la réparation de Saint-Damien ; lorsqu'il vit tant d'argent déboursé sur le conseil de l'homme de Dieu, un désir cupide le poussa : « François, dit-il, tu ne m'as pas bien payé les pierres que tu m'as achetées. » Lorsque François, qui méprisait l'avarice, l'entendit ainsi se plaindre injustement, il s'approcha de Bernard, plongea la main dans le manteau où on avait mis l'argent et, dans une grande ferveur d'esprit, la retira pleine de deniers qu'il donna au prêtre qui s'était plaint. Une seconde fois, à nouveau la main pleine de monnaie, il lui dit : « As-tu maintenant ton compte, seigneur prêtre ? » - « Je l'ai, frère » et, joyeux, il s'en retourna chez lui avec l'argent qu'il venait de recevoir.

31. - Mais, quelques jours plus tard, inspiré par le Seigneur, ce même prêtre se mit à réfléchir sur ce que François avait fait : « Est-ce que je ne suis pas un misérable, se disait-il, moi, qui malgré mon âge, désire et recherche les biens temporels ? tandis que, pour l'amour de Dieu, ce jeune homme les méprise et les repousse. »

La nuit suivante, il vit en rêve une très grande croix dont le sommet touchait les cieux, dont le pied était planté dans la bouche de François et dont les bras s'étendaient d'une extrémité du monde à l'autre. A son réveil, le prêtre sut et crut de toutes ses forces que François était vraiment l'ami et le serviteur du Christ, et que la famille religieuse qui venait de naître allait, sans s'arrêter, s'étendre dans l'univers entier. C'est ainsi qu'il commença à craindre Dieu et à faire pénitence

dans sa propre maison³³. Un peu plus tard, enfin, il entra dans l'Ordre récemment fondé, y vécut parfaitement et y mourut honoré.

32. - François et les deux frères qui l'avaient rejoint, comme on l'a dit, n'avaient pas de logement où habiter ensemble ; ils se transportèrent auprès d'une pauvre église abandonnée qu'on appelait Sainte-Marie de la Portioncule, et y construisirent une maisonnette où ils demeurèrent ensemble quelque temps.

Quelques jours plus tard, un Assisiat, nommé Gilles, vint vers eux. Plein de respect et de dévotion, à genoux, il demanda à François de le recevoir dans son groupe. En le voyant très fidèle, très dévoué et promis à recevoir de Dieu beaucoup de grâces - ce qui se vérifia effectivement par la suite -, François le reçut avec plaisir.

A peine réunis, remplis d'une immense allégresse et de la joie du Saint-Esprit, ces quatre frères, à la recherche d'un progrès plus grand, se divisèrent de la manière suivante.

33. - François prit Gilles avec lui et partit en direction de la Marche d'Ancône, les deux autres se dirigèrent vers une autre région.

Tandis qu'ils étaient en route vers la Marche, ils éclataient de joie dans le Seigneur ; François, qui chantait les « laudes du Seigneur » en français de sa voix claire et forte, bénissait la bonté du Très-Haut et lui rendait gloire. Ils manifestaient autant de joie que s'ils avaient découvert un grand trésor dans le domaine évangélique de Dame pauvreté, pour l'amour de laquelle, noblement et de bon cœur, ils avaient ravalé tous les biens matériels au rang du fumier.

François dit à frère Gilles : « Notre famille religieuse ressemblera au pêcheur qui lance ses filets à l'eau, prend une grande quantité de poissons, rejette les petits à l'eau et garde les gros dans ses paniers. » C'est ainsi qu'il prophétisa l'accroissement de l'Ordre. François ne prêchait pas encore vraiment au peuple³⁴, néanmoins, lorsqu'il traversait les villes ou les bourgades, il encourageait les habitants à aimer et craindre Dieu, ainsi qu'à faire pénitence de leurs péchés. Quant à frère Gilles, il incitait les auditeurs à faire confiance à François qui leur donnait de très bons conseils.

34. - Les auditeurs disaient : « Qu'est-ce que ces gens-là ? Et qu'est-ce qu'ils racontent ? » A cette époque, en effet, l'amour et la crainte de Dieu avaient presque partout disparu, et la voie de la pénitence était totalement ignorée, pis encore : réputée sottise. La séduction de la chair, le désir de la richesse et l'orgueil de la vie avaient à ce point prévalu qu'on aurait pu penser que le monde entier s'était installé dans ces trois concupiscences.

On soutenait des opinions opposées à propos de ces hommes évangéliques. Pour les uns, c'étaient des sots ou des gens ivres ; mais d'autres soutenaient que les discours qu'ils tenaient ne pouvaient pas provenir de la sottise. Un des auditeurs dit : « Ou bien c'est en vue d'une très haute perfection qu'ils se sont attachés à Dieu, ou bien alors ils sont fous : ils ne tarderont pas à mourir car ils mangent peu, marchent nu-pieds et sont vêtus de haillons. »

Durant ce temps, et bien que certains aient éprouvé du respect en voyant la forme de leur sainte façon d'agir, personne ne les suivait encore ; les femmes et les jeunes filles, en les voyant arriver au loin, fuyaient même, en craignant qu'ils ne fussent conduits par la sottise ou la démence. Après avoir parcouru cette province, ils revinrent à Sainte-Marie.

³³ On notera l'expression technique : *in domo sua poenitentiam agere*, qui signifie, qu'en un premier temps, Sylvestre a embrassé l'état pénitentiel.

³⁴ Il n'en avait encore reçu ni l'autorisation ni le mandat.

35. - Peu de jours plus tard, trois autres habitants d'Assise vinrent les rejoindre : ce sont Sabbatino, Morico et Jean de la Chapelle, qui demandèrent à François de les recevoir parmi les frères. Il les reçut avec simplicité et bienveillance.

Quand ils allaient quêter en ville, presque personne ne leur donnait, mais on les houspillait en leur disant qu'ils avaient abandonné leur bien pour manger celui des autres et que c'était pour cela qu'ils souffraient d'une telle pénurie. Même leurs parents et les membres de leur famille les persécutaient ; les autres habitants de la ville se moquaient d'eux comme on le fait des sots et des déments, car, à cette époque, on n'avait jamais vu que quelqu'un ait abandonné son bien pour ensuite quêter de porte en porte.

L'évêque d'Assise, auprès de qui François allait fréquemment chercher un conseil et qui l'accueillait volontiers, lui dit un jour : « Ne rien posséder en ce monde me paraît être une vie bien difficile et bien pénible. » - « Monseigneur, répondit François, si nous avions des possessions, il nous faudrait des armes pour nous défendre, car c'est de là que naissent litiges et procès qui ont pour effet de créer toutes sortes d'obstacles à l'amour de Dieu et du prochain. Voilà pourquoi nous ne voulons posséder aucun bien temporel en ce monde. » L'évêque fut très satisfait de la réponse de l'homme de Dieu qui voulait mépriser toutes les réalités qui ne font que passer, spécialement l'argent.

Ce mépris était si grand que, dans toutes ses règles, il faisait l'éloge de la pauvreté et rendait tous les frères attentifs à éviter l'argent.

De fait, il a rédigé plusieurs règles et les a expérimentées avant d'écrire celle qu'il laissa finalement aux frères. Dans l'une d'elles³⁵ pour faire détester l'argent, il dit : « Nous qui avons tout abandonné, prenons garde, pour si peu, de perdre le royaume des Cieux. Si, par hasard, nous trouvons de l'argent, n'y prêtons pas plus d'attention qu'à la poussière que nous foulons aux pieds. »

CHAPITRE 10

L'AVENIR DÉVOILÉ AUX FRÈRES QUI VONT PAR LE MONDE. EXHORTATION À LA PATIENCE.

36. - François, maintenant rempli de la grâce de l'Esprit-Saint, appela près de lui les six frères et leur dévoila ce qui allait arriver : « Considérons, frères très chers, leur dit-il, notre vocation, celle par laquelle Dieu nous a si miséricordieusement appelés, non seulement pour notre salut, mais pour celui d'un grand nombre : aller à travers le monde et exhorter tous les hommes, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence de leurs péchés et à se souvenir des commandements de Dieu. Ne craignez pas parce que vous paraissez chétifs et sans instruction ; tranquillement, d'une façon simple, annoncez la pénitence : ayez confiance dans le Seigneur qui a vaincu le monde, c'est son esprit qui parle par vous et à travers vous pour exhorter le monde entier à se convertir à lui et à observer ses commandements.

Vous rencontrerez des hommes fidèles, doux et bienveillants qui accueilleront vos personnes et vos paroles avec joie, et vous en rencontrerez d'autres, plus nombreux, infidèles, orgueilleux et blasphémateurs qui, avec des reproches, vous résisteront aussi bien qu'à ce que vous direz. Inscrivez bien dans vos cœurs d'avoir à supporter tout cela dans la patience et l'humilité. »

Quand les frères entendirent cela, ils commencèrent à avoir peur, mais le saint leur dit : « Ne craignez pas, car, d'ici peu de temps, beaucoup de sages et de nobles viendront nous rejoindre : ils seront nos compagnons pour prêcher aux rois, aux princes et à de nombreux peuples. Il y

³⁵

1 Reg 8 6.

aura de nombreuses conversions au Seigneur qui multipliera sa famille et la fera grandir à travers le monde entier. »

37. - Après que François leur eut dit tout cela et qu'il leur eut donné sa bénédiction, ces hommes de Dieu partirent en observant avec dévotion ses avis. Quand ils apercevaient quelque église ou quelque croix, ils s'inclinaient pour prier et disaient avec dévotion : « Nous t'adorons, Christ, et te bénissons pour toutes tes églises qui se trouvent dans le monde entier, parce que par ta sainte croix tu as racheté le monde. » Ils croyaient, en effet, trouver toujours la demeure de Dieu là où ils avaient trouvé une croix ou une église.

Tous ceux qui les voyaient étaient remplis d'étonnement parce qu'ils étaient différents de tous, tant par l'habit que par la manière de vivre, et qu'ils ressemblaient à des hommes des bois. Partout où ils entraient, ville, village, ferme, ou maison³⁶ ils annonçaient la paix et fortifiaient chacun dans la crainte et l'amour du créateur du ciel et de la terre, ainsi que dans l'observance de ses commandements.

Certains les écoutaient volontiers ; d'autres, au contraire, se moquaient, la plupart les fatiguaient de questions ; les uns demandaient : « D'où êtes-vous ? », d'autres cherchaient à savoir de quel Ordre ils faisaient partie. Bien que ce fût un vrai travail que de répondre à tant de questions, ils disaient simplement qu'ils étaient des pénitents originaires d'Assise. En effet, leur Ordre n'était pas encore reconnu comme une famille religieuse³⁷.

38. - Beaucoup les considéraient comme des escrocs ou des bouffons et ne voulaient pas les recevoir dans leurs maisons, de peur que, comme des voleurs, ils n'emportent à la dérobée leur bien. C'est pourquoi, en de multiples lieux, après avoir reçu beaucoup d'injures, ils logeaient sous les porches des églises ou des maisons.

A cette époque, deux d'entre eux³⁸, qui se trouvaient à Florence, ne purent trouver un gîte, après avoir mendié à travers la ville. Arrivant à une maison qui possédait un auvent et, sous cet auvent, un four, ils se dirent l'un à l'autre : « Nous allons pouvoir loger ici. » Ils prièrent la maîtresse de maison de les recevoir chez elle. Comme elle refusa, ils lui demandèrent humblement de pouvoir se reposer cette nuit-là à côté du four. Ce qu'elle accorda.

Lorsque le mari revint et qu'il les trouva sous l'auvent, il appela sa femme et lui dit : « Pourquoi as-tu logé ces ribauds sous notre galerie ? » Elle répondit qu'elle n'avait pas voulu les recevoir à l'intérieur, mais qu'elle les avait autorisés à dormir dehors, sous l'auvent, où il n'y avait à voler que du bois. Bien que le froid fût vif, l'homme refusa qu'on leur donne quelque couverture, tant il était persuadé que c'étaient des ribauds et des voleurs.

Cette nuit-là, réchauffés par le seul amour de Dieu et protégés par la couverture de Dame pauvreté, ils dormirent à côté du four, d'un sommeil assez frugal, jusqu'à l'heure de Matines, où ils se rendirent à l'église la plus voisine pour entendre l'office.

³⁶ Les termes de cette énumération : *civitas* - ville où réside un évêque *castrum* (ou *castellum*) = site d'habitat perché et fortifié ; *villa* = maison de campagne, ferme ; et *domus* = habitation ; sont très caractéristiques des structures de peuplement à cette époque. Cf P. Toubert, *Les Structures du Latium médiéval*, Rome 1973, p. 314, n. 1.

³⁷ L'Anonyme de Pérouse, qui est la source immédiate de ce passage, écrit : *Adhuc enim religio fratrum non nominabatur Ordo* – « La famille religieuse des frères ne portait pas encore le nom d'Ordre », ce qui s'interprète facilement : le groupe des frères était déjà une *religio* puisque tel était, semble-t-il le projet de François, ce n'était pas encore un *Ordo* puisqu'il n'avait pas encore de Règle solennellement approuvée par une bulle. En intervertissant les deux termes, *Nondum enim ordo eorum dicebatur religio*, l'auteur des Trois Compagnons rend la formule plus obscure, tout en lui conservant la même signification.

³⁸ Ces deux frères sont Bernard et Gilles, cf. 1 C 30.

39. - Au matin, la femme se rendit à la même église. En y voyant les frères rester dévotement en prière, elle se dit : « Si ces hommes étaient des ribauds, comme le prétendait mon mari, ils ne resteraient pas ainsi respectueusement en prière. »

Tandis qu'elle se faisait ces réflexions, un homme, nommé Guido, donnait une aumône aux pauvres qui se trouvaient dans l'église. Parvenu aux frères, il voulut donner à chacun d'eux une pièce de monnaie, comme aux autres pauvres : les frères refusèrent l'argent et ne voulurent pas l'accepter. L'homme leur dit : « Comment se fait-il, alors que vous êtes pauvres, que vous n'acceptiez pas d'argent comme les autres ? » Le frère Bernard répondit : « Il est exact que nous sommes pauvres, mais la pauvreté ne nous pèse pas autant qu'aux autres pauvres. En effet, c'est par la grâce de Dieu, dont nous avons accompli le conseil, que volontairement nous nous sommes faits pauvres. » L'homme, étonné de cette réponse, leur ayant demandé s'ils avaient jamais possédé quelque chose, s'entendit répondre qu'ils avaient possédé de grands biens mais que, pour l'amour de Dieu, ils les avaient donnés aux pauvres. Celui qui fit cette réponse, c'était ce frère Bernard, qui fut le premier à suivre le bienheureux François et qu'aujourd'hui nous considérons vraiment comme un saint. C'est lui qui, accueillant le premier l'appel de paix et de pénitence, se mit à la suite du saint de Dieu, il vendit tout ce qu'il avait pour le donner aux pauvres, suivant le conseil évangélique, et persévéra jusqu'à la fin dans une très sainte pauvreté.

La femme, ayant remarqué que les frères avaient refusé l'argent, s'approcha d'eux et leur dit qu'elle les recevrait volontiers dans sa maison, s'ils voulaient bien y venir pour recevoir l'hospitalité. Les frères lui répondirent humblement : « Que Dieu te récompense pour cette bonne intention ! » L'homme, entendant que les frères n'avaient pas pu trouver à se loger, les conduisit chez lui : « Voilà, leur dit-il, un logement que le Seigneur vous a préparé. Demeurez-y aussi longtemps que vous le voudrez. » Les frères rendirent grâce à Dieu et demeurèrent quelques jours chez lui. Ils édifièrent leur hôte dans la crainte du Seigneur, par leur exemple autant que par leurs paroles, à tel point que, par la suite, il fit de grandes largesses aux pauvres.

40. - Guido les traitait généreusement, les autres, en revanche, les tenaient pour si peu de chose que beaucoup, petits ou grands, se moquaient d'eux et les outrageaient, leur arrachant parfois jusqu'aux pauvres vêtements qu'ils portaient. Comme, selon la règle du saint Evangile, ils n'avaient qu'une seule tunique, les serviteurs de Dieu restaient nus sans réclamer qu'on leur rende ce qu'on leur avait pris. Si certains, émus de pitié, voulaient le leur rendre, ils acceptaient volontiers.

Certains leur lançaient de la boue ; d'autres, leur mettant des dés dans la main, leur demandaient s'ils voulaient jouer ; d'autres enfin, les saisissant de dos par la capuche, les portaient suspendus comme un sac.

Voilà un exemple de ce qu'on leur faisait endurer. On les considérait comme si peu de chose qu'on pouvait hardiment leur faire subir ce qu'on voulait. Ils supportaient des tribulations et des difficultés démesurées, spécialement dans la faim, la soif, le froid et le dénuement. Ils supportaient tout cela avec patience et force d'âme, comme François le leur avait enseigné ; ils ne s'attristaient pas, ne se troublaient pas, ils ne maudissaient pas ceux qui leur faisaient du mal. Mais comme des hommes parfaitement évangéliques et à la recherche du grand trésor, ils exultaient passionnément dans le Seigneur, estimant comme une joie de rencontrer de tels tourments, de telles épreuves, et suivant le mot de l'évangile, ils priaient pour leurs persécuteurs avec soin et ferveur.

CHAPITRE 11

ARRIVÉE DE QUATRE NOUVEAUX FRÈRES. AMOUR FRATERNEL, SOUCI DU TRAVAIL ET DE LA PRIÈRE. OBÉISSANCE.

41. - En voyant comment les frères restaient joyeux dans les difficultés, comment ils s'appliquaient à la prière avec soin et dévotion, comment ils ne recevaient pas d'argent ni n'en portaient avec eux, et en voyant le grand amour qu'ils se manifestaient les uns aux autres et par quoi on pouvait reconnaître qu'ils étaient vraiment disciples du Christ, en voyant tout cela, beaucoup d'hommes, le cœur repentant, venaient leur demander pardon des avanies qu'ils leur avaient faites. De tout cœur, les frères leur pardonnaient en disant : « Que Dieu vous pardonne ! » et leur rappelaient les conditions de leur salut.

Certains demandaient aux frères de les accueillir dans leur groupe. A cause du petit nombre des frères, tous les six avaient reçu de François le pouvoir d'admettre dans l'Ordre³⁹ ; ils en admirent donc quelques-uns parmi eux et, en compagnie de ces nouvelles recrues, à la date prévue, ils revinrent tous à Sainte-Marie de la Portioncule. Lorsqu'ils se revoyaient ensemble, un tel bonheur et une telle joie les envahissaient qu'on aurait dit qu'ils ne se souvenaient plus de tout ce que les méchants leur avaient fait subir.

Ils se préoccupaient de prier chaque jour et de travailler de leurs mains, afin d'éloigner l'oisiveté ennemie de l'âme. Ils se levaient au milieu de la nuit, vigilants, et priaient pieusement avec beaucoup de larmes et de soupirs. Ils s'aimaient l'un l'autre d'une affection profonde : chacun rendait service à l'autre et le nourrissait comme 'une mère le fait pour son fils unique et chéri. Un tel amour brûlait en eux qu'il leur semblait facile de mourir, non seulement par amour du Christ, mais même pour le salut de l'âme ou du corps de leurs frères.

42. - Un jour que deux frères allaient ensemble, ils rencontrèrent un fou qui se mit à leur lancer des pierres. Voyant qu'une pierre allait atteindre son compagnon, l'un d'eux se jeta au devant du coup, préférant être frappé plutôt que son frère, à cause de l'amour fraternel dont ils étaient animés. C'est ainsi que chacun était prêt à donner sa vie pour un autre.

Ils étaient à ce point solidement établis et enracinés dans l'humilité et la charité, que chacun respectait l'autre comme son père et son maître. Quant à ceux que la charge de supérieur ou quelque charisme plaçaient sur le devant de la scène, ils en paraissaient plus humbles et placés plus bas que les autres. Tous, aussi, s'offraient totalement à l'obéissance, se préparant sans cesse à exécuter la volonté de celui qui prescrivait. Ils ne faisaient pas de différence entre ordre juste et ordre injuste, car, quoi qu'on leur eût ordonné, ils l'estimaient conforme à la volonté de Dieu ; c'est pourquoi il leur était facile et agréable d'obéir. Ils se tenaient à l'écart des désirs de la chair, s'examinant avec soin et veillant que personne n'offense un autre, de quelque manière.

43. - Et s'il arrivait qu'un frère ait dit à un autre un mot qui aurait pu le troubler, sa conscience le lui reprochait tant, qu'il ne pouvait plus dormir jusqu'au moment où, sa faute avouée, il se soit allongé humblement à terre et qu'il ait fait poser sur sa propre bouche le pied du frère offensé. Parfois ce dernier refusait de le faire : l'autre alors, s'il était prélat, ordonnait à l'offensé de lui marcher sur la bouche, s'il était sujet, il le faisait ordonner par le prélat. C'est de cette manière qu'ils s'efforçaient d'éloigner d'eux toute rancune, toute méchanceté, et de garder toujours entre eux une amitié parfaite. La grâce de Jésus-Christ les devançait et les aidait, tandis qu'ils s'efforçaient, dans la mesure du possible, d'opposer à chaque vice la vertu correspondante.

Personne ne revendiquait rien pour lui, mais les livres ou les autres choses données servaient communautairement à tous, selon la règle transmise et gardée depuis le temps des Apôtres⁴⁰. De pratiquer en eux et entre eux une vraie pauvreté leur permettait de disposer libéralement et

³⁹ Encore une remarque de juriste, préoccupé de vérifier que la validité des admissions dans l'Ordre résulte bien d'une délégation de l'autorité. L'auteur n'a pas vu l'anachronisme qu'il commettait en créditant les six premiers frères de telles préoccupations.

⁴⁰ Il y a là une évidente allusion à Ac 2 4 et 4 32. Ces textes ont toujours été considérés comme le fondement des règles monastiques, ce qui justifie la traduction *transmise depuis le temps des apôtres*. Mais on pourrait aussi traduire, avec une signification un peu différente, *transmise par les apôtres*.

généreusement de ce que, pour Dieu, on leur avait apporté. Par amour de Dieu, ils donnaient volontiers les aumônes reçues à tous ceux qui demandaient, et surtout aux pauvres.

44. - Quand, sur la route, ils trouvaient des pauvres qui leur demandaient quelque chose pour l'amour de Dieu, s'ils n'avaient rien qui fasse l'affaire, ils donnaient une pièce de leurs pauvres vêtements. Tantôt c'était un capuce qu'on avait séparé de sa tunique, tantôt une manche ou une autre pièce qu'on avait décousue aussi de la tunique, de manière à répondre au conseil évangélique : « Donne à qui te demande. » Un jour, un pauvre vint à l'église de Sainte-Marie de la Portioncule, où les frères séjournèrent quelque temps, et demanda l'aumône. Il y avait là un manteau qu'un frère avait possédé quand il était encore laïc. François lui dit de le donner au pauvre, ce qu'il fit volontiers et sans tarder. Aussitôt, à cause de la déférence et de la dévotion que le frère avait manifestées en donnant ce manteau au pauvre, il lui sembla que cette aumône montait au ciel et il se sentit rempli d'une nouvelle joie.

45. - Quand les riches de ce monde faisaient un détour par chez eux, on les recevait avec empressement et bienveillance, on s'efforçait de les éloigner du mal et de les provoquer à la pénitence. Les frères demandaient avec insistance de ne pas être envoyés dans la région dont ils étaient originaires, afin d'éviter la familiarité et la fréquentation de leurs parents, et pour observer ce mot du prophète : « Je suis devenu un étranger pour mes frères, un voyageur pour les fils de ma mère. »⁴¹

Ils étaient très heureux dans la pauvreté car ils ne convoitaient pas les richesses et dédaignaient toutes ces choses qui passent et que recherchent ceux qui aiment le monde. C'était surtout le cas de l'argent qu'ils foulaient aux pieds comme de la poussière et qu'ils évaluaient au même prix que le crottin d'âne, comme François le leur avait appris.

Sans cesse, ils jubilaient dans le Seigneur, n'ayant rien, ni en eux, ni entre eux, qui puisse les contrister tant soit peu. Plus ils étaient séparés du monde et plus ils étaient unis à Dieu. Parcourant le chemin de la croix et les sentiers de la justice, ils ôtaient les obstacles qui se trouvaient sur route étroite de la pénitence et de l'observance évangélique de telle sorte que le chemin soit aplani pour leurs successeurs.

CHAPITRE 12

FRANÇOIS ET SES ONZE FRÈRES CHEZ LE PAPE. EXPOSÉ DE LEUR PROJET ET CONFIRMATION DE LA RÈGLE.

46. - Lorsque François vit que le Seigneur augmentait le nombre et les mérites de ses frères - puisque voilà qu'ils étaient déjà douze hommes, parmi les plus parfaits et éprouvant tous les mêmes sentiments - il s'adressa aux onze frères, lui le douzième⁴², leur père et leur guide : « Mes frères, je vois que le Seigneur, dans sa bonté, veut augmenter notre groupe. Allons donc à notre mère la sainte Eglise romaine, faisons connaître au souverain pontife ce que le Seigneur a commencé à réaliser par nous, afin de poursuivre sur son ordre et par sa volonté ce que nous avons commencé. »

Le discours ayant plu aux autres frères, ils se mirent en route avec lui vers la cour papale. François leur dit : « Désignons l'un d'entre nous comme notre chef ; nous le considérerons comme le représentant de Jésus-Christ : partout où il voudra aller, nous irons et quand il voudra

⁴¹ Ps 69 (68) 9.

⁴² Cette précision est destinée à écarter toute assimilation de François au Christ : François est l'un des douze. Que l'auteur ait jugé bon d'insister à ce point montre que le thème de la Conformité de la vie de François à celle du Christ faisait déjà son chemin dans les esprits.

s'arrêter, nous nous arrêterons. » Ils élurent frère Bernard, le premier arrivé après François, et agirent comme le père l'avait dit.

Ils marchaient dans la joie et n'avaient à la bouche que les paroles du Seigneur ; ils n'osaient rien dire, sinon ce qui concernait la louange et la gloire de Dieu ainsi que le progrès de leur âme ; et ils se livraient très souvent à la prière. Le Seigneur leur préparait toujours un logement et faisait apprêter tout ce qui leur était nécessaire.

47. - A leur arrivée à Rome, ils trouvèrent l'évêque d'Assise qui les accueillit avec grande joie, car il ressentait une affection toute spéciale pour François et pour tous les frères. Mais, comme il ignorait la cause de leur venue, il commença à s'inquiéter, craignant qu'ils n'aient envisagé d'abandonner leur propre patrie, dans laquelle, par leur entremise, le Seigneur avait commencé à faire des merveilles. Il se réjouissait énormément d'avoir dans son diocèse de tels hommes, dont la vie et les mœurs laissaient augurer de grandes choses. Mais, après avoir entendu la raison de leur voyage et avoir compris leur projet, il se réjouit beaucoup et s'offrit à être leur conseil et leur aide.

L'évêque d'Assise connaissait bien le cardinal évêque de Sabine, monseigneur Jean de Saint-Paul, homme plein de la grâce divine et qui aimait beaucoup les serviteurs de Dieu. L'évêque lui ayant fait connaître le genre de vie de François et de ses frères, il désirait rencontrer l'homme de Dieu et quelques-uns de ses compagnons. Apprenant qu'ils étaient à Rome, il leur envoya une invitation et les reçut avec grand respect et amitié.

48. - Ils demeurèrent peu de jours chez lui, mais ils l'édifièrent tant par leurs paroles et par leurs exemples que, voyant briller réellement ce qu'il avait entendu dire d'eux, il se recommanda humblement à leurs prières et leur demanda, comme un privilège spécial, d'être désormais considéré comme un des frères. Après quoi, interrogeant François sur les motifs de son voyage, il apprit de lui tout son projet et toute son intention : il s'offrit alors à être son procureur en Curie.

Le cardinal se rendit donc à la Curie et dit au seigneur pape Innocent III : « J'ai rencontré un homme parfait qui veut vivre selon la règle du saint Evangile et observer en toutes choses la perfection évangélique. Il me semble que c'est par lui que le Seigneur veut restaurer la foi de la sainte Eglise dans le monde entier. » En entendant cela le pape fut fort étonné il ordonna au cardinal de lui amener François.

49. - Le lendemain, François fut présenté par le cardinal au souverain Pontife à qui il exposa tout son projet religieux. Le Pontife, qui était pourvu d'un remarquable discernement, approuva les désirs du saint dans les formes habituelles, il l'exhorta ainsi que ses frères au sujet de beaucoup de choses, puis il les bénit en disant : « Allez avec le Seigneur, frères, et, comme il lui plaira de vous inspirer, prêchez la pénitence à tous. Lorsque Dieu tout-puissant vous aura fait croître en nombre et en grâces, revenez nous voir : nous vous accorderons des privilèges plus nombreux qu'aujourd'hui et c'est en toute sécurité que nous vous chargerons d'entreprendre de plus grandes choses » .

Mais le seigneur pape voulait savoir si ce qu'il avait déjà accordé, et ce qu'il serait amené à accorder à l'avenir, était conforme à la volonté du Seigneur. Avant de donner congé au saint, il lui dit, ainsi qu'aux frères : « Très chers fils, votre vie nous paraît très dure et difficile. Nous croyons que votre ferveur est si grande qu'il n'y a pas lieu de douter de vous, mais nous devons penser à ceux qui vous suivront afin que cette vie ne leur paraisse trop pénible. » Quand il se fut rendu compte que la fermeté de leur foi et la solidité de leur espérance étaient ancrées dans le Christ, au point qu'ils refusaient de se détourner de leur ferveur, il dit à François : « Fils, va donc et prie Dieu de te révéler si ce que vous cherchez procède vraiment de sa volonté, de sorte que, connaissant la volonté du Seigneur, nous puissions approuver tes désirs. »

50. - Comme le seigneur pape le lui avait suggéré, François pria et le Seigneur lui parla intérieurement par le moyen d'une parabole : « Il y avait une fois, dans un désert, une femme pauvre mais fort belle. Un grand roi fut séduit par sa beauté et voulut la prendre pour épouse, car il espérait en avoir de beaux enfants.

« Le mariage fut donc contracté et consommé⁴³. De nombreux fils naquirent et grandirent à qui la mère tint ce discours : « Mes enfants, n'ayez pas honte ! vous êtes les enfants du roi. Allez à sa cour et il vous fournira tout ce qu'il vous faut. » Lorsqu'ils y furent parvenus, leur beauté étonna le roi, car il retrouvait en eux son propre portrait « De qui êtes vous les fils ? leur dit-il. »

« Lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient les fils de la pauvre femme qui demeurait au désert, le roi plein de joie, les embrassa et leur dit : « Ne craignez rien, vous êtes mes fils ! Et, si des étrangers sont nourris à ma table, à plus forte raison vous qui êtes mes fils légitimes. « Le roi ordonne aussi à la femme de laisser venir à sa cour tous les fils qu'elle lui avait faits, pour qu'il les élève. »

Voilà ce que François vit pendant sa prière ; il comprit que c'était lui qui était symbolisé par la femme pauvre.

51.- Sa prière terminée, François se présenta à nouveau au souverain pontife et lui raconta, en détail, l'apologue que le Seigneur lui avait montré : « Très Saint-Père, dit-il, cette femme pauvre, que le Seigneur plein d'amour a parée dans sa miséricorde et de qui il a voulu engendrer des fils légitimes, c'est moi. Le roi des rois m'a dit qu'il nourrirait tous les fils qu'il engendrera de moi, puisque, s'il nourrit les étrangers, il convient qu'il nourrisse ceux qui sont ses fils légitimes. Si Dieu donne les biens temporels, même aux pécheurs, parce qu'il aime ses fils qu'il doit nourrir, à plus forte raison les donnera-t-il généreusement à ces hommes évangéliques qui les méritent. »

En entendant cela, le seigneur pape fut fort étonné. D'autant plus que, avant l'arrivée du bienheureux François, il avait fait un rêve : l'église Saint-Jean de Latran menaçait ruine, et c'était un religieux de petite taille et méprisable qui la soutenait en l'étayant de son propre dos. Il s'était réveillé effrayé et comme paralysé et, en homme sage et perspicace, il cherchait à connaître le sens de cette vision. Et voilà que, quelques jours plus tard, François venait vers lui, lui faisait part de son projet, comme on l'a raconté, et lui demandait d'approuver la règle qu'il avait écrite, en quelques mots simples, se servant des termes mêmes du saint Evangile, à la perfection duquel il aspirait. Lorsque le pape le vit aussi empressé au service de Dieu, il rapprocha sa propre vision de la parabole inspirée à l'homme de Dieu et il commença se dire en lui-même : « C'est sûr ! le voilà cet homme religieux et saint par qui l'Eglise de Dieu sera soulevée et soutenue. »

Il l'embrassa et approuva la règle qu'il avait écrite. Il lui accorda aussi, ainsi qu'à ses frères, l'autorisation de prêcher partout la pénitence, en posant toutefois comme condition que les frères qui prêcheraient en obtiennent l'autorisation de François. Et cela même, il l'approuva ensuite en Consistoire.

52. - Ayant obtenu ces autorisations, François rendit grâce à Dieu, se mit à genoux humblement et pieusement et promit au seigneur pape obéissance et respect. Quant aux autres frères, suivant la prescription du pape, de la même façon, ils promirent obéissance et respect à François. Tous reçurent la bénédiction du souverain pontife puis visitèrent les tombeaux des Apôtres. Enfin, le cardinal donna la tonsure à François et aux onze autres frères, car il voulait que tous les douze soient clercs.

53. - En quittant Rome, François, en compagnie de ses frères, s'en alla à travers le monde entier. Il s'étonnait beaucoup d'avoir si facilement réussi à accomplir son projet. Chaque jour faisait croître sa foi et son espérance dans le Sauveur qui lui avait dévoilé dans ses saintes visions les événements qui avaient eu lieu.

⁴³ Le mariage “ contracté et consommé ”, encore une notation de canoniste.

En effet, avant d'obtenir les privilèges énumérés plus haut, une nuit, tandis qu'il dormait, il s'était vu, marchant sur une route au bord de laquelle s'élevait un arbre de grande taille, beau, robuste et vigoureux. S'en étant approché et se tenant sous lui, il en admirait la grandeur et la beauté lorsque, subitement, il fut entraîné à une telle hauteur qu'il touchait la cime de cet arbre et, sans difficulté, l'inclinait jusqu'à terre. Et c'est vraiment ce qui s'était passé lorsque le pape Innocent, qui était bien cet arbre le plus haut, le plus beau et le plus fort dans le monde, s'inclina avec tant de bonté vers sa demande et son désir.

CHAPITRE 13

EFFICACITÉ DE SA PRÉDICATION. PREMIER LOGIS.

54. - Après cela, François parcourut villes et bourgades⁴⁴ et commença à prêcher partout d'une façon plus parfaite et plus approfondie. Il annonçait avec confiance le royaume de Dieu, non pas avec la rhétorique de la sagesse humaine, mais avec la doctrine et la force de l'Esprit-Saint. C'était un prédicateur de vérité, confirmé par l'autorité apostolique. Il n'usait pas de flatteries et refusait de se servir du charme des mots. Le conseil qu'il donnait aux autres en paroles, il se l'était déjà donné à lui-même et l'avait mis en pratique afin de ne parler, avec beaucoup d'assurance, que de la vérité. Même des gens lettrés et instruits admiraient dans ses sermons une force et une vérité qu'il ne tenait pas d'un enseignement humain. Beaucoup accouraient pour le voir et l'entendre, comme s'il avait été l'homme d'un autre monde. A partir de ce moment, appelés par une inspiration divine, nobles et roturiers, clercs et laïcs, en grand nombre commencèrent à s'attacher aux traces de François et à vivre sous sa règle, après avoir renoncé aux soucis et à la vanité du monde. lui et son animal. Craignant d'être repoussé par les frères, tout en entrant il dit à son âne : « Entre ! entre donc ! ça fera du bien à cette bicoque. » Quand François l'entendit, il comprit tout de suite l'intention du paysan et il lui en voulut, surtout du vacarme qu'il avait fait avec son âne, troublant tous les frères qui, à ce moment-là, priaient en silence. François dit donc à ses frères : « Il me semble, mes frères, que Dieu ne nous a pas appelés pour préparer le logement d'un âne, ni pour avoir de fréquentes rencontres avec les hommes ; au contraire, il nous a appelés à annoncer parfois le chemin du salut, à donner des conseils pour l'atteindre, mais, avant tout, à prier et à rendre grâce. »

Ils abandonnèrent donc cette cabane à l'usage des pauvres lépreux⁴⁵ et se transportèrent à Sainte-Marie de la Portioncule auprès de laquelle ils séjournèrent quelque temps dans une maisonnette, en attendant d'obtenir l'usage de cette église.

56. - Par la suite, guidé par l'inspiration et la volonté divine, François acquit humblement cette église de l'abbé de Saint-Benoît au mont Subasio, près d'Assise. Plus tard, François la recommanda affectueusement et publiquement au ministre général et à tous les frères, comme étant le lieu que la glorieuse Vierge préférerait à n'importe quel lieu ou à n'importe quelle église au monde.

Une vision joua un grand rôle pour faire aimer et recommander ce lieu : c'est celle qu'eut, encore dans le monde, un frère que François aimait d'une affection toute spéciale qu'il lui manifestait par une grande familiarité. Désirant servir Dieu - comme par la suite il le servit fidèlement dans l'Ordre - ce frère aperçut en songe tous les hommes de ce monde qui, devenus aveugles, se tenaient à genoux autour de Sainte-Marie de la Portioncule ; les mains jointes et les yeux levés au ciel, d'une voix forte et pleine de larmes, ils priaient le Seigneur de daigner miséricordieusement leur montrer à tous la lumière. A tous ces hommes en prière, il sembla qu'une grande splendeur sortait du ciel, descendait sur eux pour leur rendre la lumière et la santé.

⁴⁴ *Civitates et castra* (cf. n. 21) est la traduction dans le vocabulaire de l'époque du *civitates et loca* de l'Evangile.

⁴⁵ Cette notation signifie peut-être que la cabane de Rivo-Torto était une dépendance d'une léproserie voisine. (La plus proche était S. Rufino d'Arce).

A son réveil, cet homme se proposa plus fermement de servir Dieu. Peu après, il abandonna complètement ce monde mauvais et ses séductions, et entra dans l'Ordre où il demeura, dans l'humilité et la piété, au service de Dieu.

CHAPITRE 14

CHAPITRE À LA PORTIONCULE, DEUX FOIS PAR AN.

57. - Lorsqu'il eut acquis Sainte-Marie de la Portioncule de l'abbé de Saint-Benoît, François décida qu'on y tiendrait le chapitre deux fois dans l'année : à la Pentecôte et à la Dédicace de la Saint-Michel. A la Pentecôte, tous les frères se réunissaient à Sainte-Marie ; ils débattaient des moyens de mieux observer la règle ; ils nommaient dans les diverses provinces des frères qui prêcheraient au peuple et qui établiraient les autres frères dans leurs provinces. François faisait des admonitions, des critiques, et donnait des ordres, suivant ce qu'il jugeait bon au regard du Seigneur. Tout ce qu'il leur disait en paroles, il le leur montrait en actes avec soin et d'une manière affectueuse. Il témoignait du respect aux prélats et aux prêtres de la sainte Eglise, de l'honneur aux vieillards, aux nobles et aux riches, mais surtout un amour profond aux pauvres dont il partageait de tout cœur les souffrances ; enfin, il se montrait le serviteur de tous.

Bien qu'il ait été au-dessus de tous les frères, il en désignait un, parmi ceux qui demeuraient avec lui, pour être son gardien et son maître : il lui obéissait humblement et dévotement pour éloigner de lui toute occasion d'orgueil. Il s'abaissait jusqu'à terre au milieu des hommes pour mériter, un jour, d'être exalté au milieu des saints et des élus en présence de Dieu.

Avec soin, il avertissait les frères d'observer fidèlement le saint Evangile et la règle qu'ils avaient promise et, spécialement, d'être respectueux et zélés pour les offices divins et les lois de l'Eglise ; et pour cela, entendre pieusement la messe et adorer plus pieusement encore le Corps du Seigneur. Quant aux prêtres qui administrent des grands et vénérables sacrements, il voulait qu'ils soient singulièrement honorés par les frères : partout où on les rencontrait, on les saluait et on baisait leurs mains ; et si on les rencontrait à cheval, il voulait non seulement qu'on leur baise les mains, mais aussi les pieds de leurs chevaux, par respect pour leur pouvoir.

58. - Il avertissait les frères de ne juger personne, et de ne pas mépriser ceux qui vivent dans le confort et s'habillent d'une façon curieuse et excessive : Dieu, qui est leur metteur comme le nôtre, est capable de les appeler à lui et, les ayant appelés, de les sanctifier. Il disait même qu'il voulait que les frères respectent ces gens-là comme leurs frères et leurs maîtres : frères, puisque créés par le même créateur, maîtres, puisqu'ils aident les bons à faire pénitence en leur fournissant ce qui est nécessaire au corps. Et il ajoutait : « Les frères devraient vivre au milieu du monde de telle façon que quiconque les verrait ou les entendrait, glorifierait le Père céleste et le louerait pieusement. »

Que lui, aussi bien que ses frères, soient riches en œuvres qui fassent louer le Seigneur, c'était son plus vif désir. « Vous annoncez la paix par vos paroles, disait-il, ayez-la plus encore dans vos cœurs. Ne soyez pour personne une occasion de colère ou de scandale, mais que votre douceur incite tous les hommes à la paix, à la bonté et à la concorde. Soigner les blessés, bander les fractures, rappeler les égarés, voilà notre vocation. Beaucoup nous paraissent suppôts du diable, qui deviendront disciples du Christ. »

59. - Le bon père adressait des reproches à ceux de ses frères qui étaient trop durs avec eux-mêmes et qui pratiquaient un excès de veilles, de jeûnes ou de pénitences corporelles. Certains s'efforçaient tant de brider en eux tous les mouvements de la sensualité qu'ils donnaient l'impression de se haïr eux-mêmes. François le leur interdisait, les avertissait avec bonté, les critiquait avec les arguments de la raison et bandait leurs blessures par les liens d'une prescription salutaire.

Parmi les frères qui venaient au chapitre, personne n'osait échanger des nouvelles profanes, mais ils s'entretenaient de la vie des saints pères⁴⁶ et comment ils pouvaient obtenir mieux et plus complètement la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Si certains des frères venus au chapitre souffraient de quelque tentation ou de quelque tourment, il leur suffisait d'entendre François parler avec tant de douceur et de ferveur, ou de voir sa pénitence, pour être merveilleusement délivrés de leurs tentations ou soulagés de leurs tourments.

Plein de compassion, il ne s'adressait pas à eux comme un juge, mais comme un père indulgent qui parle à ses enfants ou un bon médecin à ses malades. Il savait se faire malade avec ceux qui souffraient et affligé avec ceux qui étaient tourmentés. Il intervenait néanmoins, avec la sévérité requise, pour réprimander les délinquants et pour sanctionner les contumaces et les révoltés.

Le chapitre terminé, il bénissait tous les frères et assignait à chacun sa province. A qui avait l'esprit de Dieu et une facilité de parole suffisante pour la prédication, il accordait la permission de prêcher, qu'il fût clerc ou laïc⁴⁷. Après avoir reçu sa bénédiction avec une grande joie spirituelle, comme des pèlerins et des étrangers, les frères s'en allaient à travers le monde, sans rien porter en route, si ce n'est les livres pour dire leurs heures. Partout où ils trouvaient un prêtre, riche ou pauvre, bon ou mauvais, ils le saluaient humblement et lui manifestaient du respect, et, quand venait l'heure de chercher un logement, ils préféraient le trouver chez les prêtres plutôt que chez les laïcs.

60. - Quand ils ne pouvaient pas trouver à se loger auprès des prêtres, ils se mettaient en quête d'hommes spirituels et craignant Dieu, chez qui ils puissent plus ment séjourner. Et cela, en attendant que le Seigneur inspiré à quelques hommes pieux de leur préparer des refuges dans chaque bourgade ou cité que les frères voulaient visiter, jusqu'au moment où on leur aurait construit des logements dans les villes et les villages.

Au moment opportun, le Seigneur leur donna les mots et l'inspiration qu'il fallait pour prononcer les paroles pertinentes qui pénétraient les cœurs des jeunes, et aussi des anciens, qui, abandonnant père, mère et biens, suivaient les frères en endossant l'habit de leur famille religieuse. C'était manifestement le glaive de la séparation envoyé sur la terre, quand on voyait des jeunes gens abandonner leurs parents dans la boue du péché et entrer en religion. Ceux que les frères recevaient dans l'Ordre, on les conduisait à François pour qu'ils reçoivent de lui l'habit religieux, humblement et dévotement.

Il n'y avait pas que des hommes à se tourner ainsi vers l'Ordre : des jeunes filles et des veuves, en grand nombre, touchées par la prédication des frères et sur leur conseil, s'enfermaient pour faire pénitence, dans des monastères ayant une Règle. Un des frères fut nommé leur visiteur et correcteur⁴⁸. De la même manière, des hommes et des femmes mariés, qui n'avaient pas la possibilité de renoncer aux liens du mariage, s'engagèrent, sur le conseil des frères, à pratiquer une pénitence plus stricte dans leurs propres maisons⁴⁹. C'est ainsi que François, parfait dévot de la sainte Trinité, renouvela l'Eglise de Dieu par trois Ordres que la réparation de trois églises⁵⁰

⁴⁶ Il s'agit d'un de ces recueils intitulés *Vitae patrum*, contenant la vie des Pères du désert et qui a toujours été une des bases de la spiritualité monastique.

⁴⁷ La cléricisation de l'Ordre ne s'était pas encore produite.

⁴⁸ Il s'agit du frère Philippe dont le nom est cité dans la lettre-préface.

⁴⁹ On notera (comme plus haut n° 18) l'emploi de l'expression technique *in domibus propriis arctiori poenitentiâ committobant*. Elle renvoie au *Memoriale Propositi fratrum et sororum de poenitentia in domibus propriis existentes* qui est le statut commun adopté en 1221 par les fraternités de Pénitents de la Romagne. Le développement de ces fraternités, sous l'impulsion des frères mineurs et dans la ligne de l'esprit de François, donnera naissance plus tard au *Tiers-Ordre* franciscain.

⁵⁰ Les Trois Compagnons, qui n'ont parlé que de la restauration de Saint Damien, font sans doute également allusion à une église dédiée à Saint Pierre et à l'église de Sainte-Marie de la Portioncule.

avait préfigurés. Chacun de ces trois Ordres fut, en son temps, confirmé par le Souverain Pontife.

CHAPITRE 15

MORT DU CARDINAL JEAN DE SAINT-PAUL. HUGOLIN ÉVÊQUE D'OSTIE DEVIENT CARDINAL PROTECTEUR.

61. - Le vénérable père, monseigneur le cardinal Jean de Saint-Paul, qui accordait assez souvent à François ses conseils et sa protection, prônait la vie et les actes du saint et de ses frères auprès des autres cardinaux. Ceux-ci en furent tellement inclinés à aimer le serviteur de Dieu et ses frères que chacun souhaitait en avoir quelques-uns dans son palais, non pas pour les services qu'il pourrait rendre, mais à cause de cette sainteté et de cette piété que montraient les frères et qui les faisaient aimer.

Après la mort de monseigneur Jean de Saint-Paul, le Seigneur inspira à l'un des cardinaux, le cardinal Hugolin, alors évêque d'Ostie, l'idée d'aimer profondément François et ses frères, de les protéger et de les encourager. Effectivement, il se conduisit à leur égard d'une manière très chaleureuse, comme s'il était leur père à tous, et même bien plus qu'un père. Il est bien naturel que l'amour d'un père selon la chair s'étende sur tous ses fils selon la chair, mais c'est spirituellement que son amour à lui débordait en affection et en encouragement pour François et pour ses frères.

François, qui avait eu connaissance de sa glorieuse renommée - car il était célèbre dans le collège des cardinaux - l'aborda en compagnie de ses frères. Le cardinal l'accueillit avec joie : « Je m'offre, dit-il, à vous servir d'aide et de conseiller ; je suis prêt à me dépenser pour vous protéger, selon ce que vous désirerez, mais je veux que, pour Dieu, vous me recommandiez dans vos prières. » Alors, François rendit grâce à Dieu et répondit au cardinal : « C'est avec plaisir que je veux vous reconnaître comme le père et le protecteur de notre famille religieuse ; et je veux que tous les frères vous recommandent dans leurs prières. »

Après cela, François lui demanda d'assister au chapitre des frères, à la Pentecôte. Le cardinal accepta immédiatement et, dans la suite, y assista chaque année. Quand il arrivait, tous les frères qui étaient réunis en chapitre venaient en procession au-devant de lui ; après les avoir rencontrés, le cardinal descendait de cheval et se rendait à pied avec eux à l'église de Sainte-Marie. Puis il leur adressait une allocution et célébrait la messe, pendant laquelle François chantait l'évangile.

CHAPITRE 16

LES PREMIERS MINISTRES PROVINCIAUX. LES PREMIÈRES MISSIONS.

62. - Il y avait onze ans que la famille religieuse avait commencé d'exister et le nombre des frères, tout autant que leurs mérites, s'était multiplié : on élut alors des ministres qui furent envoyés avec quelques frères, à peu près dans toutes les régions du monde où la foi catholique est honorée et gardée. Dans quelques provinces, on les reçut, mais sans leur permettre de construire des habitations, dans d'autres provinces, on les chassa, dans la crainte qu'ils fussent des hérétiques. Le pape Innocent III avait bien approuvé leur Ordre et leur règle, mais il ne l'avait pas encore confirmé dans ses lettres. A cause de cela, les frères endurèrent de grands tourments de la part des clercs et des laïcs. Des frères furent contraints de s'enfuir de diverses provinces et revinrent près de François, pleins d'amertume d'avoir été mis en prison et frappés, ou volés et battus par les brigands. C'est ce qu'ils eurent à souffrir à peu près dans toutes les

régions situées au-delà des montagnes, comme en Allemagne, en Hongrie et dans plusieurs autres⁵¹.

Lorsque le cardinal apprit cela, il appela François et conduisit chez le seigneur pape Honorius - le pape Ini cent étant alors décédé. Il fit approuver par le pape Honorius, solennellement et avec une bulle, une autre règle⁵² que le bienheureux François avait composée sous l'inspiration du Christ. Dans cette règle, on diminua la fréquence des chapitres, pour réduire la fatigue des frères qui habitaient dans des régions éloignées.

63. - François projeta alors de demander au seigneur pape Honorius, un des cardinaux de l'Eglise romaine (c'est-à-dire monseigneur d'Ostie dont on a déjà parlé) qui serait, en quelque sorte, le pape de l'Ordre et à qui les frères pourraient recourir pour leurs affaires.

Une vision avait pu inciter François à demander un cardinal protecteur et à recommander l'Ordre à l'Eglise romaine. Il avait, en effet, vu une petite poule noire, avec des plumes sur les cuisses et des pattes de colombe domestique. Elle avait tant de petits qu'elle n'arrivait pas à les réunir sous ses ailes et qu'ils trottaient tout autour, loin d'elle. Sortant du sommeil, il se mit à réfléchir à cette vision et, inspiré, comprit aussitôt que c'était lui qui était symboliquement désigné par cette poule : « C'est moi, se dit-il, cette poule, petite et noire. Je dois être simple comme une colombe et voler jusqu'au ciel sur les ailes de l'amour des vertus. Dans sa miséricorde, le Seigneur m'a donné et me donnera encore de nombreux fils que je n'aurai pas la force de protéger : c'est pourquoi il faut que je les recommande la Sainte Eglise qui les protégera et les guidera à l'ombre ses ailes. »

64. - Peu d'années après cette vision, François vint à Rome et rendit visite à monseigneur d'Ostie. Celui-ci ordonna à François de l'accompagner à la Curie le lendemain matin, car il voulait le voir prêcher devant le seigneur pape et les cardinaux et leur recommander pieusement et affectueusement sa famille religieuse. François eut beau se récuser en alléguant qu'il était simple et sans instruction, il lui fallut quand même accompagner le cardinal à la Curie.

Lorsque François arriva devant le pape et les cardinaux, il fut accueilli avec une grande joie : debout, il leur prêcha comme si l'onction de l'Esprit-Saint avait été sa seule préparation. Le sermon terminé, il se recommanda au seigneur pape et à l'ensemble des cardinaux. Cette prédication les avait tellement édifiés qu'ils furent incités à aimer plus affectueusement cette famille religieuse.

65. - Ensuite, François dit au souverain pontife « Très saint Père, je compatis à tous vos soucis et à ce travail continuel qui vous est nécessaire pour veiller sur l'Eglise de Dieu, et je suis confus de vous voir prendre tant de soin et tant de souci des frères mineurs. Beaucoup de nobles et de riches et encore plus de religieux ne réussissent même pas à parvenir jusqu'à vous : quelle confusion et quelle crainte ne devons-nous pas ressentir, nous qui sommes plus pauvres et plus méprisés que tous les autres religieux, non seulement de pouvoir arriver jusqu'à vous, mais encore plus de nous tenir à votre porte et d'oser sonner à la porte du tabernacle de la puissance

⁵¹ Cf. Jourdain de Giano, *Chronique* n° 5-61 traduction française par M.Th. Laureille dans *Sur les routes d'Europe au XIII^e siècle*, Paris 1959, p. 28.

⁵² Si l'on considère que cette bulle est la bulle *Solet annuere* du 29 novembre 1223 et cette « autre Règle » celle que l'on désigne ordinairement sous le nom de « Deuxième Règle », ce paragraphe contient un anachronisme, car en 1223 la province d'Allemagne avait déjà pris un magnifique essor (cf. Jourdain de Giano - *Chronique* n° 19-30 ; trad. franç. *Sur les routes d'Europe* p. 37-43). C'était l'opinion du P. Van Ortroys, mais P. Sabatier (*De l'authenticité...*, p. 22-30) a montré qu'elle constituait une erreur de perspective. Pour ceux qui avaient vécu ces événements, la bulle *Quum dilecti* du 11 juin 1219 avait eu plus d'importance que la bulle *Solet annuere* ; elle était même plus « solennelle » puisqu'elle s'adressait aux évêques de l'univers entier. C'est d'elle qu'il s'agit et il n'y a donc pas d'anachronisme. Cf. également : S. Clasen - *Zur Kritik Van Ortroys an der « Legenda 3 Sociorum » in Miscellanca Nlclchor de Pobladura*, 1 p. 64.

des chrétiens. C'est pourquoi, très saint Père, je vous supplie humblement de daigner nous accorder comme pape, monseigneur d'Ostie. En cas de nécessité, c'est à lui que les frères pourront recourir, en sauvegardant néanmoins toujours les droits de votre autorité suprême. »

La demande plut au pape qui accorda à François monseigneur d'Ostie, en le désignant comme grand protecteur de sa famille religieuse.

66. - Le cardinal, muni d'un mandat papal, et comme un bon protecteur, prit en main la défense des frères. Beaucoup de prélats avaient persécuté les frères, il leur écrivit de ne plus s'opposer à eux à l'avenir, mais de les considérer comme de bons et saints religieux, approuvés par l'autorité du Siège Apostolique, de les conseiller, des les aider et de leur permettre de demeurer dans leur région et d'y prêcher. Plusieurs autres cardinaux écrivirent également des lettres dans le même sens.

Au chapitre suivant, François donna aux ministres l'autorisation de recevoir des frères dans l'Ordre, puis il les renvoya dans leurs provinces, emportant avec eux des lettres des cardinaux et la Règle confirmée par la bulle apostolique.

Lorsque les prélats virent tout cela et qu'ils eurent pris connaissance des attestations que leur montraient les frères, ils les autorisèrent libéralement à construire, à séjourner et à prêcher dans leurs provinces. C'est ainsi que, tandis que les frères demeuraient dans ces provinces et y prêchaient, on vit leur humble et sainte façon de vivre, on entendit leurs très douces paroles qui touchaient les esprits et les enflammaient pour aimer Dieu et faire pénitence ; beaucoup les rejoignirent qui reçurent l'habit de la sainte famille religieuse, dans la ferveur et l'humilité.

67. - Voyant quelle confiance et quelle amitié monseigneur d'Ostie manifestait aux frères, François l'aimait très affectueusement du plus profond de son cœur. Et comme une révélation divine lui avait appris qu'il deviendrait souverain pontife, il le lui annonçait toujours dans les lettres qu'il lui adressait, en l'appelant « père du monde entier ». Voici les termes qu'il employait : « Au Vénérable Père du monde entier dans le Christ, etc. »

De fait, peu de temps après, le seigneur pape Honorius mourut, monseigneur d'Ostie fut élu souverain pontife et prit le nom de Grégoire IX. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'érigea en principal bienfaiteur et défenseur des frères, mais autant des autres religieux, spécialement des pauvres du Christ. C'est pourquoi, à bon droit, on estime qu'il est maintenant agrégé au collège des saints.

CHAPITRE XVII

MORT DE FRANÇOIS. LES STIGMATES.

68. - C'est vingt ans après s'être parfaitement uni au Christ en suivant les traces et la façon de vivre des Apôtres, en l'an 1226 de l'Incarnation du Seigneur, le dimanche 4 octobre, que François, l'homme apostolique, eut la joie de rejoindre le Christ : il avait acquis un repos éternel après ses nombreux travaux et il avait été trouvé digne de voir son Seigneur.

Un de ses disciples, célèbre par sa sainteté, vit son âme sous la forme d'une étoile, qui aurait eu la taille de la lune et l'éclat du soleil, transportée par un petit nuage blanc au-dessus de l'océan et qui montait tout droit au ciel.

François avait beaucoup travaillé dans la vigne du Seigneur. On l'avait vu empressé et fervent dans la prière, le jeûne et les veilles, dans la prédication et les voyages apostoliques, dans le souci et la compassion du prochain, dans le mépris de soi-même ; et cela, depuis le début de sa conversion jusqu'au moment de son départ vers ce Christ qu'il avait aimé de tout son cœur, dont il avait constamment le souvenir présent à l'esprit, qu'il louait en paroles et glorifiait en oeuvres fécondes.

C'est ainsi qu'il a aimé Dieu du fond du cœur et avec passion, tant qu'à son seul nom, son cœur fondait littéralement et jaillissait à l'extérieur en paroles : « au nom du Seigneur, disait-il, le ciel et la terre devraient s'incliner. »

69. - Le Seigneur lui-même voulut manifester au monde entier comment François aimait avec ferveur et comment il entretenait dans son cœur le souvenir continu de la Passion du Christ : miraculeusement, alors qu'il vivait encore, il l'honora de la merveilleuse faveur d'un privilège inouï.

Les sérapiques brûlures du désir l'emportaient vers Dieu et une douceur compatissante le transformait en celui qui, par excès d'amour, a voulu être crucifié. Un matin, au voisinage de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, deux ans avant sa mort, il était en prière sur le versant du mont Alverne. Un séraphin lui apparut : il avait six ailes et, entre les ailes se tenait l'image d'un très bel homme crucifié, qui avait les mains et les pieds étendus à la manière d'une croix et qui présentait, de toute évidence, les traits du Seigneur Jésus. Deux ailes lui couvraient la tête, deux autres le reste du corps jusqu'aux pieds, les deux dernières, étendues, assuraient son vol.

Lorsque la vision disparut, elle laissa dans son âme une merveilleuse ardeur d'amour, mais, dans sa chair apparut, plus merveilleuse encore, l'empreinte des plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. Autant qu'il le put, François les cacha jusqu'à sa mort, refusant de divulguer le secret du Seigneur ; malgré cela il ne réussit pas à les cacher totalement sans qu'au moins ses compagnons les plus familiers ne réussissent à les apercevoir.

70. - Mais, après son heureux trépas, tous les frères présents et de très nombreux laïcs virent de façon très manifeste son corps orné des plaies du Christ. Dans ses mains et dans ses pieds, on voyait, en effet, non pas les trous des clous, mais les clous eux-mêmes, faits de sa chair, nés dans sa chair, présentant la couleur noirâtre du fer. Son côté droit, comme frappé d'un coup de lance, était traversé par la cicatrice rouge d'une authentique et manifeste blessure qui, tant qu'il vécut, laissa échapper assez souvent un sang sacré.

L'irréfutable vérité de ces stigmates fut fort bien affirmée durant sa vie et lors de sa mort par ceux qui les virent ou les touchèrent ; mais, après sa mort, le Seigneur manifesta encore plus clairement cette vérité par les nombreux miracles qui furent constatés dans les diverses régions du monde.

Beaucoup n'avaient pas une juste opinion de l'homme de Dieu et doutaient de la réalité de ses stigmates : ces miracles conduisirent leurs cœurs à une telle certitude de foi, sous l'action de la bonté de Dieu et de la force de la vérité, que se mirent à faire son éloge et à le prêcher très fidèlement, ceux-là mêmes qui en avaient d'abord été les détracteurs.

CHAPITRE 18

CANONISATION.

71. - Dans diverses régions du monde, François resplendissait de la nouvelle lumière des miracles ; de partout, ceux qui, par ses mérites, avaient éprouvé de grands et singuliers bienfaits du Seigneur accouraient à son tombeau. C'est alors que le pape Grégoire, conseillé par les cardinaux et de très nombreux prélats, prit connaissance des miracles que le Seigneur avait accomplis par lui et les approuva ; enfin, il inscrivit François au catalogue des saints et ordonna que sa fête soit célébrée au jour anniversaire de sa mort.

Tout cela eut lieu à Assise, en présence de nombreux prélats, d'un très grand nombre de princes et de barons, et d'une foule innombrable venue de toutes les régions du monde ; le seigneur pape les avait convoqués pour cette solennité l'an 1228, seconde année de son pontificat.

72. - Ce saint, qu'il avait beaucoup aimé quand il était vivant, le souverain pontife l'honora prodigieusement, non seulement en le canonisant, mais aussi en dotant de privilèges sacrés et des plus précieux ornements l'église construite en son honneur et dans les fondations de laquelle, lui, le pape, avait posé la première pierre. C'est dans cette église que, deux ans après la canonisation, la sainte dépouille de François fut transportée avec honneur, depuis le lieu où on l'avait d'abord enseveli.

Il envoya aussi à cette église une croix d'or, ornée de pierres précieuses et dans laquelle était inclus un fragment de la croix du Seigneur. Il envoya également des ornements, des vases sacrés et un grand nombre d'objets destinés au service de l'autel, accompagnés de nombreux vêtements sacrés ordinaires ou précieux.

Enfin, exemptant cette église de toute juridiction inférieure, par un acte de son autorité apostolique, il la constitua « tête et mère » de tout l'Ordre des frères mineurs, comme le prouve un privilège public et muni d'une bulle que les cardinaux signèrent tous.

73. - Mais, à vrai dire, honorer le saint de Dieu par des objets matériels n'aurait rien signifié si, par son entremise, mort mais vivant dans la gloire par l'esprit, le Seigneur n'avait converti et guéri un grand nombre d'hommes. Après sa mort et par ses mérites, non seulement des hommes et des femmes indifférents se convertirent au Seigneur, mais encore beaucoup de grands et de nobles, accompagnés de leurs fils, reçurent l'habit de l'Ordre, tandis que leurs épouses et leurs filles s'enfermaient dans les monastères de pauvres Dames.

On vit également de nombreux hommes, savants et très lettrés, laïcs ou clercs munis de bénéfices, mépriser les délices de la chair, renoncer complètement à l'impiété et aux désirs du monde pour entrer dans l'Ordre des mineurs où, à la mesure de la grâce divine, ils suivirent en tout la pauvreté et les traces du Christ et de son serviteur le bienheureux François.

C'est pourquoi, ce qui est écrit de Samson - à savoir qu'il en a plus tué en mourant qu'il n'en avait tué auparavant, quand il était vivant, - on peut, à juste titre, le dire de François, lui qui certainement vit maintenant dans la gloire⁵³.

Que nous conduise à cette gloire, par les mérites de notre saint père François, Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles. AMEN.

⁵³ Cette finale (dont les manuscrits démontrent l'authenticité) peut paraître extravagante. Néanmoins, si l'on se rappelle que la bulle de canonisation de François (*Mira circa nos*, 1228) développe justement un long parallèle entre François et Samson, elle devient plutôt une allusion, peut-être maladroite, par laquelle l'auteur entend se relier à une tradition hagiographique bien établie.